

VIE  
DE  
SAINTE HILDEGARDE

THAUMATURGE ET PROPHÉTESSE

DU XII<sup>e</sup> SIÈCLE

ÉCRITE par les moines THÉODORIC et GODEFROID  
contemporains de la Sainte

TRADUITES DU LATIN EN FRANÇAIS



PARIS

R. CHAMONAL, ÉDITEUR

20 et 22, Rue de Varennes, 20 et 22.

—  
1907  
—

Bureaux du Journal *l'Abeille Bibliographique*.



**S. HILDEGARDE V. ABBESSE DE L'ORD. DE S. BEN.**

Elle fut de son temps la Sibylle, l'oracle ; - Car l'Esprit Créateur en fit son tabernacle ; Les Chérubins ailés vinrent la visiter ; Les Pontifes, les rois daignaient la consulter. Et le peuple admirait le sublime spectacle ; De celle Debora qui lisait dans les cieux. Avec Dieu seul pour maître elle eut toute science. Et la Vertu d'en haut lui donna la Puissance. De chasser le démon l'éternel envieux. Elle jouit au ciel de la plus pure gloire - Les siècles à l'envi chanteront sa mémoire. A. C. 1181 - De son âge 82.

J. V. L.



## A. MONSIEUR ÉMILE DUVAL.

Sancta sanctis  
Les choses saintes sont pour les saints.

Il n'appartient qu'aux saints, et à ceux qui visent à cet état de perfection relative où l'homme peut atteindre avec le secours de la grâce, de parler savamment des saints et d'écrire la Vie des héros du Christianisme qui seul initie ses fidèles au secret de la vraie grandeur.

C'est pourquoi, malgré votre invitation et vos encouragements, je me serais cru incapable de remplir une pareille tâche, si, à notre époque troublée où tant d'écrivains prostituent leur plume dans l'excitation des passions, je n'avais voulu faire

œuvre utile, en ressuscitant aux yeux de nos contemporains deshabitués des choses divines, une de ces belles figures presque inconnues du douzième siècle, et qui apparut sous le ciel de Dieu, dans une de ces périodes critiques où le flambeau divin de la foi semblait s'éteindre dans les âmes.

Je veux parler de la Bienheureuse Vierge Hildegarde, qui atteignit les plus hauts sommets de la perfection chrétienne, et ceignit son front virginal de la triple auréole de Prophétesse, d'Apôtre, et de Martyre.

Elle fut Prophétesse, celle qui découvrit aux yeux des peuples étonnés les arcanes divins; et fut illustrée de visions béatifiques, comme Moïse qui, parlant familièrement avec Dieu, entrevit sa face dans le buisson ardent, (1), dans la colonne de nuée ou de

1. In flamma ignis de medio rubi. (Exod. cap. III).

flammes (1) et à travers les éclairs et le tonnerre du Sinaï (2).

Elle fut Apôtre, celle qui convertit les incrédules par la vertu de sa parole et les ramena à la Vérité par le chemin de la mortification et de la prière.

Elle fut Martyre, celle qui poussa l'amour de Dieu et de ses frères jusqu'au sacrifice d'elle-même, et passa par le creuset de la tribulation, où s'épurent les âmes qui doivent devenir les temples de la divinité.

Nous verrons dans cette vie, comment une humble femme, incapable selon les

1. Dominus autem precedebat eos ad ostendendam viam. per diem in columna nubis et per noctem in columna ignis ut dux esset itineris utroque tempore. (Exod. C. XIII. 21)

Le Seigneur les précédait pour leur montrer la voie, dans le jour par une colonne de nuée et dans la nuit par une colonne de flammes, pour être leur guide en tout temps.

2. Totus mons Sinaï fumabat eo quod descendisset Dominus super eum in igne. (Exod. cap. XIX)

idées du monde dont elle avait fui la vanité et l'orgueil, de s'élever au-dessus du vulgaire, put dépasser en science et en sainteté, ceux que nous exaltons comme des modèles vivants de toutes les vertus.

Je vous remercie, Monsieur, d'avoir encouragé ma plume hésitante, à retracer les vertus d'une sainte que vous admirez à juste titre. En reproduisant ses traits augustes burinés par les historiens de son temps, je me suis proposé de vous la faire mieux connaître et mieux aimer. Et comme il est doux d'imiter ceux que l'on aime, vous n'aurez qu'à contempler le modèle que vous vous êtes proposé, pour en reproduire les grâces et la beauté divine.

O très douce Vierge Hildegarde,  
Toute puissante dans les cieux,  
Daigne sur nous jeter les yeux,  
Et reste notre sauvegarde !

Contre l'éternel ennemi  
Jadis tu gagnas la victoire ;  
Mais son règne s'est affermi  
Sur nous, qui n'aimons plus la gloire.

Excite-nous aux bons combats,  
Contre l'enfer qui nous harcèle ;  
Préserve-nous de ses appâts,  
Et soutiens celui qui chancelle,

Afin que le Christ triomphant  
Possède le cœur de la France ;  
Toi qu'il chérit comme un amant,  
Sois notre dernière espérance.

Gloire au Père au sommet des cieux ;  
Gloire au Christ dont je suis le frère ;  
De l'Esprit qui nous régénère,  
Publions la gloire en tous lieux.





## PRÉFACE

---

Écrire une vie de saint à une époque où rien n'est moins compris que la sainteté, voilà certes une chose invraisemblable !

J'entends d'ici nos primaires, qui forment la pépinière de l'athéisme, et ne comprennent rien aux choses divines (parce que la demi-science engendre la présomption et l'orgueil, et la vraie science l'humilité et la foi), narguer plaisamment le sot écrivain qui a pensé faire œuvre originale en traduisant la vie d'une thaumaturge du XII<sup>e</sup> siècle, dans la langue d'un peuple qui, pour complaire à ses maîtres d'un jour, semble renier son passé de gloire, réservant l'in-

---

sulte et le sarcasme pour le culte de ses pères, que pendant quatorze siècles il considéra comme sacré.

Mais le douzième siècle eut cela de commun avec le nôtre, que la bannière de Satan se leva contre les étendards du Christ ; (car rien n'est neuf sous le soleil ; et surtout rien n'est plus ancien que cette lutte de la créature contre le Créateur) : Elle fut engagée dans le ciel entre l'ange de lumière et l'ange des ténèbres, et se perpétue sur la terre entre les bons et les mauvais esprits qui se disputent la possession des âmes.

Mais malgré ce souffle d'irrévérence religieuse dont parle notre sainte, malgré le refroidissement de la foi qui faisait un peu oublier les leçons des apôtres, le XII<sup>e</sup> siècle n'en était pas venu à ce dédain outrageant de la divinité, qui est le trait caractéristique de notre époque.

Il y avait de nobles âmes en ce temps de Croisades, où les Conrad, les Barbe-rousse demandaient à notre sainte de leur expliquer l'avenir et se convertissaient à sa parole, au point de suivre l'élan de leurs peuples pour tenter la délivrance du tombeau du Sauveur. Il y avait de fiers amants du Christ à l'époque de St Bernard et de Ste Hildegardé, qui convertissaient les foules au souffle embrasé de leur parole d'apôtre, ou en vertu des merveilleuses révélations de l'Esprit de Sagesse qui avait fait de ce cœur de femme son tabernacle préféré. Et quand ces belles figures auréolées de sainteté, apparaissaient aux yeux des peuples étonnés, c'était un cri d'admiration universel ; on voyait se produire un immense mouvement ascensionnel des âmes vers Dieu ; la terre était trop étroite, on voulait contempler les horizons du ciel. Alors les cloîtres

---

s'élevaient, s'élargissaient, débordaient sur le monde, et devenaient des stations du Paradis. Les temples, merveilleux poèmes de pierre, élevaient leurs flèches de granit vers le ciel. On voulait gravir les collines de la sainteté, monter plus haut, monter encore, monter toujours, jusqu'à ce sommet de gloire où Dieu se manifeste à ses élus, dans les extases sans fin, qui ne sont que l'avant-goût des joies paradisiaques.

Ah ! l'heureux temps où l'on pouvait croire, sans faire pouffer de rire, de cyniques blasphémateurs qui ont perdu le sens de la beauté, de l'idéal !

Les Luther, les Calvin, favoris de princes sans scrupules, enivrés d'orgueil, et désireux de secouer le joug du Christ, n'avaient pas substitué aux dogmes de l'unité de l'Eglise et de l'Infaillibilité pontificale, ceux du libre-examen et de leur propre infailli-

bilité, enlevant du même coup à l'Épouse du Christ, de beaux bijoux de sa couronne et une partie de l'Europe.

Les Halle, les Kant n'avaient pas introduit dans le monde l'esprit de Rationalisme, qui donne à la raison humaine des droits enlevés à Dieu même.

Les Voltaire et Rousseau, semant à tous les vents du ciel leur doctrine empoisonnée de l'irreligion et de l'athéisme pratique, n'avaient pas fait rétrograder l'humanité jusqu'aux époques reculées où l'homme dégradé et barbare, n'ayant pas la connaissance du Dieu véritable et de son culte, adorait ses vices et s'adorait lui-même, montrant jusqu'où peut aller l'aberration de l'esprit humain dans l'ignorance de la vérité et l'effervescence des passions. — La Révolution, « l'atroce mégère qui dévorait ses propres enfants », n'était pas

---

venue avec sa manie de nivellement et de destruction de l'œuvre des siècles remplacer sur nos autels profanés le culte du Dieu de Clovis, de Charlemagne et de St-Louis, par celui de la déesse raison ; et ruiner dans l'esprit des foules ignorantes, ce goût de l'Idéal qui ennoblit tous les actes des peuples, et leur fait accomplir des merveilles. — A l'exemple des princes et des rois, on pouvait venir s'agenouiller sur les dalles du sanctuaire, pour implorer la clémence d'un Dieu de miséricorde et d'amour, sans entrevoir derrière les colonnes du temple, la figure grimaçante de la trahison et du blasphème. On pouvait élever ses enfants dans la crainte de Dieu et leur apprendre à murmurer sur les genoux de leur mère, comme le fit Hildegarde, la prière suave du Pater, et l'invocation du poète :

O père qu'adore mon Père !  
Toi, qu'on n'implore qu'à genoux !  
Toi, dont le nom terrible et doux  
Fait courber le front de ma mère !

Au milieu des misères de la vie, on conservait la foi qui anime les œuvres, crée les dévouements, et élève les âmes à des hauteurs insoupçonnées ; on conservait l'espérance qui console et cicatrise les plaies du cœur, empêchant la révolte des esprits ; la charité, cet amour de Dieu débordant sur l'humanité souffrante, et qui divinise tous les actes humains.

Mais la parole de Dieu est éternelle ! *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* — Dieu aura toujours raison de Satan ! Il ne se laissera pas renverser du trône de gloire que les générations suppliantes lui ont élevé. La France, sur laquelle semble souffler un vent de folie,

---

reviendra à ses traditions glorieuses ; et la poignée de sectaires qui vivent de la dégénérescence des peuples, et ont pris à cœur de ruiner notre patrimoine national, après un règne éphémère qui est toujours celui de Satan, s'évanouiront pour laisser la France poursuivre ses nobles destinées, dans une ère nouvelle d'abondance et de paix.

Plaise à Dieu, d'envoyer à notre Patrie bien-aimée quelques-unes de ces femmes fortes, qui sur le modèle de la Bienheureuse Hildegarde, restaurent les sociétés décadentes, et font briller sur elles le soleil de justice !

LE TRADUCTEUR.

*Paris, Juin 1907.*







# NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE SAINTE HILDEGARDE

par F -A. REUSS

professeur à Wircebourg (Wicembourg)

---

Sainte Hildegarde naquit à Becklheim, (sur la rive gauche du Naw), au commencement de l'année 1099, de parents nobles et honorés de la dignité de chevaliers. Son père s'appelait Hildebert et était vassal de Meginhart, comte de Spanheim, juste et craignant Dieu ; et sa mère s'appelait Mechtilde (ou Mathilde).

A sa huitième année, elle fut confiée aux soins de l'abbesse Jutte, du Mont Saint-Disibode, sœur du comte de Meginhart, et

elle commença d'apprendre les exemples de la Sainte Ecriture et à réciter les Psaumes (1). Elle y ajouta la lecture des vies des saints martyrs de la région, Berthe et Rupert, et parut, toute jeune, douée d'un esprit remarquable et portée à la paix de la vie monastique. Aussi, s'étant consacrée au Christ par un vœu solennel, avec Hiltrude, fille de Meginhart et d'autres jeunes filles de son rang, elle embrassa la règle de Saint Benoit. Bientôt après, l'Abbesse Jutte, qui s'était montrée, parmi les vierges de son monastère, un illustre exemple d'une piété candide et d'une doctrine subtile, étant morte, Hildegarde fut élue Abbesse, à l'unanimité des voix de ses religieuses. Dès sa première enfance, tourmentée par la maladie et l'in-

(1) Elle apprit en peu de temps le Psautier par cœur, et fit paraître la fidélité de sa mémoire, la fécondité de son imagination et la bonté de son jugement. F. Bachelart.

---

fermité, et fatiguée de maux affreux, comme elle avait le mépris et la haine de toutes les voluptés terrestres, elle fut illuminée de clartés célestes, par une faveur singulière et très excellente de Dieu, et commença à exposer les sciences inconnues des choses, ainsi que les dogmes de l'Eglise ; et la langue latine qu'elle n'avait jamais apprise de sa maîtresse, elle commença de la parler merveilleusement. Bien plus, elle interpréta, à l'étonnement des princes de son temps, les choses à venir, et elle guérit toutes les maladies et tous les vices corporels. En l'an 1148, avertie par un oracle divin, elle quitta le monastère de St-Disibode, et avec dix-huit vierges elle alla sur le mont situé non loin de Bengen, près du Sépulcre de Ste Berthe et de St Rupert, où Henri, archevêque de Mayence, et les comtes de Spanheim et d'Hildenheim avaient fondé un

monastère nouveau et plus vaste. En ce temps, St Bernard qui en ses pérégrinations avait reçu l'hospitalité de la part de Ste Hildegarde, célébra ses révélations, dans son délicieux langage, pendant le synode de Trèves, en présence du Pape Eugène III, qui ordonna d'en faire publiquement la lecture, et écrivit honorablement à Hildegarde :

### LETTRE DU PAPE EUGÈNE III A SAINTE HILDEGARDE

Eugène, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre bien-aimée fille en Dieu, Hildegarde, abbesse du mont Rupert, salut et bénédiction apostolique.

Nous admirons, o ma fille, et bien plus qu'on ne peut le croire, que Dieu ait accompli de nos jours de nouveaux miracles, en vous remplis-

## **Fin de l'aperçu**

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

***[canadienfrancais.org](http://canadienfrancais.org)***

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

---

sant de son esprit ; de telle sorte que vous avez pu voir, comprendre et proférer plusieurs mystères. Nous avons appris, qu'il en était ainsi, de la part de personnes très dignes de foi, qui nous ont avoué vous avoir vue et entendue. Mais que pouvons-nous dire sur ces choses, nous qui ayant la clef de la science, de telle sorte que nous pouvons ouvrir et fermer, négligeons cependant de faire ce qui serait un effet de notre prudence ?

Cependant nous nous réjouissons avec vous de la grâce que Dieu vous a faite ; et nous vous glorifions de votre charité, vous avertissant de vous souvenir que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles (1). — Conservez donc cette grâce qui est en vous, et gardez-la de telle sorte, que ce que vous croirez dans votre esprit devoir manifester, vous le fassiez avec circonspection, comme si vous entendiez en vous

1. Deus superbis resistit humilibus autem dat gratiam. (Jac. IV.)

ces paroles : Ouvre ta bouche et je la remplirai ? (1) Pour ce que vous nous insinuez touchant le lieu que vous avez prévu en esprit, (2) que cela se fasse avec notre bénédiction et celle de votre évêque ; afin que vous y viviez régulièrement avec vos sœurs, sous la clôture du même lieu et selon la règle de Saint Benoît.

Dès qu'elle eut reçu cette lettre, Sainte Hildegarde composa, dans une vision, la réponse qu'elle envoya, en toute liberté, au souverain Pontife.

Elle commence ainsi :

O Père très clément, moi misérable femme, je vous écris ces choses dans une vision véritable, dans une inspiration mystique, et de la manière que Dieu a voulu m'instruire. O Père

1: *Aperi os tuum et implebo illud.* (Ps. LXX.)

2 Comme on le verra dans le récit détaillé des actes de sa vie, il s'agit ici du changement de monastère et du lieu choisi que Dieu lui indiqua dans une vision.

---

admirable, Dieu vous a prédestiné à venir sur notre terre pour découvrir la vérité concernant les écrits de mes visions véritables et la manière dont la lumière vivante m'a éclairée; et vous avez pénétré cette lumière, avec tout le zèle de votre cœur. — Maintenant est donc terminée cette partie des écrits. — Mais la même lumière qui ne m'a pas abandonnée, brille en mon âme comme dès les premiers jours de mon enfance. C'est pourquoi je vous envoie ces lettres, comme un avertissement véritable de Dieu. Et mon âme désire que la Lumière des Lumières resplendisse en vous, pénètre votre regard, et élève votre esprit à la compréhension de ces écrits; afin qu'il plaise à Dieu que votre âme soit couronnée à cause du mérite de cette œuvre; parce que plusieurs sages de ce monde ont cru réfuter ces écrits dans les variations de leurs esprits, eu égard à la misère de cette forme (féminine) qui a été édifiée d'une côte de l'homme, et qui n'a aucune connaissance philosophique. Vous donc, ô père des pèlerins (de ce

---

monde) écoutez Celui qui est le Roi puissant, et qui habite dans son palais, et devant qui s'élèvent les majestueuses colonnes entourées de cercles d'or, ornées de pierres précieuses et de nombreuses perles. Mais il a plu à ce Roi puissant, de toucher cette pauvre âme, pour qu'elle prit son vol dans les miracles ; et son souffle puissant l'a soutenue, afin qu'elle ne défailit pas. Maintenant, Celui qui est la lumière vivante d'en haut, qui brille dans les abîmes et se cache dans le secret des cœurs qui écoutent, vous dit de nouveau : Découvre ces écrits à l'oreille de ceux qui m'écoutent, et rends-les d'un goût puissant et suave ; étends leur ramure et leur feuillage, pour servir de refuge contre Satan et tu vivras éternellement.

Après cela, Hildegarde ayant acquis une grande renommée, reçut des lettres de la part des personnages les plus célèbres de son temps, qui la consultaient sur les

---

choses de la religion, ou lui demandaient de prier le Seigneur pour eux. — Les Pontifes Romains : Anastase IV et Adrien IV, les empereurs Conrad III et Frédéric Barbe-rousse, de nombreux évêques et prélats lui écrivirent. — En l'an 1150, poussée par l'Esprit divin à instruire les nations de la vérité céleste, elle entreprit un voyage dans les diverses régions de la Germanie et de la Gaule. — En 1165 elle fonda le monastère d'Erbengen. En 1173 elle vint à Paris. En 1174, de retour dans son monastère, ayant terminé les divers livres de ses révélations, devenue vieille et toujours consumée du désir de la vie éternelle, en la quatre-vingt-deuxième année de son âge, le jour du 17 septembre 1180 (1179), elle eut la fin qu'elle avait prédite ; et sa mort bienheureuse fut illustrée par des miracles. Ses reliques furent transférées du lieu de sa sépul-

ture (le chœur de l'Eglise de St-Rupert) brûlée pendant la guerre des Suédois, à l'Eglise d'Erbengen, dans laquelle elles sont maintenant gardées religieusement. — Trois examens de canonisation furent institués, le premier par Grégoire IX, 1237; le second par Innocent IV, 1243, et le troisième par Jean XXII, 1317; mais ils furent imparfaits, parce que les miracles avaient cessé et les témoins faisaient défaut. Cependant le martyrologe commença à commémorer Ste Hildegarde, à partir du commencement du quinzième siècle, au 17 septembre.

Elle occupe une place insigne parmi les vierges illustres de ce temps, Elisabeth de Schonaugia, Gertrude, Brigitte, et les autres des siècles suivants, qui furent remarquables par les dons de prophétie. Celle qui se rapproche le plus d'Hildegarde, pour le temps comme pour le don des visions, est Elisabeth

---

(1129-1165), abbesse de Schonau (ancienne Abbaye de femmes de l'ordre de Saint Benoît, fondée vers l'an 1124, dans le diocèse de Trèves (Allemagne), par Hildelin, fondateur et premier abbé de l'Abbaye d'hommes du même nom. Celle dont nous parlons, située dans le voisinage de l'autre, fut détruite entièrement par les Suédois. C'est là que fleurit au XII<sup>e</sup> siècle la bienheureuse Elisabeth de Schonaugia, abbesse célèbre par ses révélations, ses extases, et le don de prophétie et des langues. On a publié quatre livres de ses révélations et un de ses lettres. (Cologne, 1628).

Ste Hildegarde diffère de Ste Elisabeth, en ce qu'elle eut ses révélations, comme elle le dit elle-même dans la préface de son livre de « Scivias », non en songe, ni pendant son sommeil, ni des yeux corporels, ni des oreilles extérieures de l'homme, ni dans

des lieux retirés, mais en pleine veille, dans toute la clarté de son esprit, à découvert, des yeux et des oreilles de l'homme intérieur, selon qu'il plût à Dieu.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous avons sous le nom d'Hildegarde :

1° *Les Livres imprimés* suivants :

Les trois livres des Visions inscrits sous le nom de « Scivias », œuvre maîtresse de notre vierge sainte. Il fut terminé en dix ans et commence par ces mots :

« Voici qu'en la quarante-troisième année de ma vie temporelle, comme, pleine d'hésitation et de crainte, j'étais plongée dans une vision céleste, je vis une clarté merveilleuse, etc. » Ils ont été édités à Paris, 1513, fol., par Jac. Fabre (Stapulensi), sous le titre :

« Livre des trois hommes et des trois vierges spirituels ». Hermes, Lib. I. — Uguet, Lib. I. — F. Robert, Lib. II. — Hildegarde, Scivias, Lib. III. Elisabeth vierge, Lib. IV. — Mechtilde vierge, Lib. V.

Etude des âmes pieuses, b. Cologne, 1628, fol. sous le titre : Révélations des Vierges saintes : Hildegarde et Elisabeth de Schonaugia, de l'ordre de St Benoît.

2. *Le Livre des Epîtres*, édité sur l'archétype du monastère de St Robert, par Juste Blanckvralt, prêtre de Mayence. Cologne, 1566, 4°, chez les héritiers de J. Quentel et Gervin. On a ajouté pag. 275 la vie de Ste Hildegarde écrite par le moine Théodoric. La version Teutonique de sa vie à laquelle fait allusion Dahl dans son ouvrage, *Die heil Hildegard, eine historische Abhandlung*. Mainz, 1832, 8°, pag. 51. Nous le devons à Ludovic Claire *Briefe und Leben, der, heil,*

*Hildegard., zum ersten Male verdeutscht.*  
Regensbourg. 1854, 8°, 2 Baende.

3. *La Vie de St Robert ou Rupert*, confesseur, duc de Bingen, qui fleurit au neuvième siècle, publiée par Jean Busœ de Mayence. 1602, 4°, par Surius, 15 Mai, et avec les notes d'Henschen. Act. SS. Mai t. III p. 504.

4. *La vie de St Disibode*, évêque et confesseur, mort en 674, écrite en l'an 1170, chez le même Surius, 8 juillet et dans les Act. SS. tom. II Jul. 588.

5. *Exposition de la Règle de Saint Benoît*, pour la congrégation du monastère (Huniensis)

6. *38 Questions avec leurs solutions* au moine Wibert de Gemblours.

7. *Explication du Symbole de St Athanase*, édité avec les deux précédents par

---

Blanckvrald, avec les épîtres de Ste Hildegarde.

8. *Le Livre des Œuvres divines*, édité par Jean Maître du Mam, dans les suppléments aux Mélanges de Baluze t. II Edit. de Luce p. 335.

9. *Les quatre livres de Physique*, édités à Strasbourg, par J. Scott, année 1533. Edité par Migne d'après les manuscrits. Paris.

10. *Choix de Prophéties* dont quelques-unes sont regardées comme incertaines, sans I et A (: 1500:) 4°. Namhaffter offennbarungen zwo, aine sagt der abbt Joachim die annder die heylig fraw Hildegardis (sic) so jnen von gott geoffenbart ist wrorden, der propheceyen gar nahend sind.

11. 1527 Nurnberg 4°. Sant Hildegardten Weissagung uber die papisten und genanten geistlichen wilcher (sic) Erfullung zu unsen Zeiten hat angefangen und volzogen sol

verden. Ein Vorrede durch Andrean Osian-  
der, Prediger zu Nurmberg.

12. 1526 Haganoae 8°, par Jérôme Gebuiler, maître de littér. de la jeunesse Hagan. *Livre des prophéties de la divine Hildegarde, sur la présente tribulation des clerics et sur les évènements des temps futurs.*

13. 1620 S. I. 4° Prophetia oder Weissagung Hildegardis vor ungefoehr 450 Jahren von diesen unsern letzten, Zeiten also Klar und offenbarlich, von Georg. Bellamera Ubio.

14. *Vision inconnue d'une vierge sainte*, tirée d'un manuscrit. (A Vienne), in Anzeiger fuer Kunde d. deutsch Mittelalt von Mone VII-613.

B. M. Chladen a écrit le *Scrutin théologique critique des visions*. Witemberg 1716. 4°.

*Nota.* — D'autres Visions se trouvent

---

dans les tablettes manuscrites à Basle, S.-Gal et Middlehill, au témoignage d'Henel dans le Catalogue des livres manuscrits.

*Note.* — Le Livre de Scivias, dit son très savant éditeur dans le supplément à la Bibliothèque Fabr. T. III, page 263, et le livre des œuvres divines sont deux volumes parfaitement distincts entre eux, et, dit-on, sont tous les deux de la Vierge sainte.

Les livres de Scivias sont assez connus, la sainte les donna à la quarante-troisième année de son âge. Les livres des Œuvres divines, j'en ai le texte manuscrit insigne orné de merveilleuses gravures sur parchemin, in-fol., que j'entreprends de décrire un peu au long, comme étant peu connu. Il est composé de trois parties : La première se termine à la quatrième vision et contient cent chapitres. La seconde partie commence

---

avec la cinquième vision et arrive jusqu'à la sixième. Il comprend 49 chapitres. La sixième vision commence la troisième partie, qui se termine à la dixième vision, et comprend 38 chapitres. Elle entreprit d'écrire cet ouvrage, en l'année de son âge la soixante-cinquième, et en l'an mil cent soixante-trois de l'Incarnation du Seigneur, sous les instances du Siège Apostolique, au moment où l'Empereur Frédéric Barbe-rousse persécutait le Pontificat Romain. Elle y rappelle ses autres visions sans passer sous silence ses divers écrits, lorsqu'elle dit : « Comme je l'ai dit au commencement des premières visions », et plus bas : « Parce que tout ce que j'avais écrit au commencement de mes visions ». Au commencement, elle y parle de la vision qu'elle eut, où il est dit que le firmament a une forme ovale (*secundum similitudinem ovi*),

---

ce qu'elle avait déjà exprimé dans la troisième vision du livre de « Scivias » avant sa vingt-huitième année.

Le titre de tout l'ouvrage est : *Liber divinatorum operum simplicis hominis*. Il contient beaucoup de choses curieuses, concernant le système du monde universel, sur la constitution physique de l'homme extérieur et intérieur, sur les changements atmosphériques, sur les maladies des hommes et autres choses semblables.

## II. — ŒUVRES NON ENCORE ÉDITÉES DES TEXTES MANUSCRITS

1. Le livre des *Mérites de la Vie* ;
2. *Diverses Poésies* ;
3. *L'Hymne Céleste* ;
4. *La Langue inconnue avec la version latine* (que J. Grimm a essayé d'expliquer

dans *Haupt. Zeitschrift fur deutsch Alterthum*, VI-321.

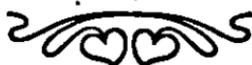
5. *Le Traité du Sacrement de l'autel*;

6. *Cinquante-huit Homélies sur les Évangiles* ;

7. *Les Livres de médecine par les simples et les composées.*

Mais les prophéties sur les destinées de l'Ordre Séraphique et de la Société de Jésus, doivent être regardées comme incertaines et indignes de la bienheureuse vierge.

Le Révérend Ludovic Schneider, prêtre d'Eibinged, homme très versé dans la connaissance de Ste Hildegarde, et gardien de ses reliques, se propose de mettre au jour les Œuvres inédites de la sainte vierge, tirées des plus anciens parchemins qui sont gardés à Wiesbade.





# VIE DE SAINTE HILDEGARDE

D'APRÈS SES AUTEURS LES MOINES

GODEFROID & THÉODORIC

*Acta SS. Bolland. Sept. tom. V. die 17. ex edit. Coloniensi et Surii, collata cum ms. Bodecensi).*

---

PRÉFACE DE THÉODORIC

sur toute la Vie.

---

Théodoric, humble serviteur des serviteurs de Dieu, envoie ses salutations et ses dévotes supplications aux vénérables seigneurs, abbés Ludovic et Godefroid.

Après la mort de Godefroid, homme d'un esprit remarquable, j'ai reçu de votre autorité l'ordre de rédiger la Vie de la vierge Hildegarde, la sainte aimée de Dieu, que sans achever son œuvre, il avait commencé

d'écrire en un style pur ; et de rassembler en un seul corps d'ouvrage, comme un bouquet de fleurs odoriférantes, les visions de la Sainte, éparses dans ses autres écrits. Il m'a semblé que c'était une œuvre très pénible pour mes forces ; et j'étais tout confus de paraître m'établir l'arbitre et le juge de l'ouvrage d'autrui. Lorsque dans mon âme anxieuse surgit la pensée que ce que l'expérience dénie, la charité le donne ; et qu'il est préférable de supporter avec quelque honte le ridicule des hommes, que de s'exposer au danger de la désobéissance. C'est pourquoi dans mon obéissance, j'ai fait en sorte que le livre de Godefroid, occupant la première place, ne souffrît en rien de sa disposition ; que le second livre contînt le texte merveilleux et très beau des Visions ; et le troisième, les écrits ordonnés, divisés

---

et disposés par nous des Prodiges que le Dieu admirable a opérés par Elle.

Ainsi, la gloire du premier écrivain ne sera pas diminuée, et l'esprit des lecteurs, dans la contemplation des célestes visions, découvrira les horizons de la vraie sagesse et de la divine vertu. Quel est en effet l'homme bon qui ne sera pas encouragé à tendre par plus d'amour, de piété et de justice, vers la vie éternelle, en contemplant cette perle admirable resplendissant de mille feux, par l'éclat des vertus de patience et de sagesse, et le parfum de sa virginité ? C'est pourquoi nous avons fait en sorte que cette lumière embrasée du Christ, ne fût pas tenue cachée sous le boisseau, mais posée sur le candélabre pour resplendir aux yeux de tous ceux qui habitent dans la maison de Dieu ; afin que dans leur vie, dans leurs paroles et leurs mœurs, ils imitent ses

illustres exemples. Que si dans cet acte de soumission, ma téméraire ignorance a été cause de quelques défauts, que la charité bienveillante de ceux qui l'ont ordonné, les excuse. Je mets le tort sur le soin qu'on a mis à faire peser sur mes faibles épaules, une si lourde charge.

On pourrait mettre à la suite de cette préface les titres des chapitres selon l'ancienne division, donnés dans l'édition de Cologne, mais omis par Surius. Ils augmenteraient inutilement le volume sans rien ajouter à l'histoire.





## LIVRE PREMIER

---

### *DES ACTIONS DE LA SAINTE*

---

#### CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE DE LA SAINTE. SON ENFANCE ILLUSTRÉE  
PAR DES VISIONS. SA VIE MONASTIQUE SOUS LA  
DIRECTION DE LA BIENHEUREUSE JUTTE.

Dans la République Romaine, sous le règne d'Henri IV, aux confins de la Gaule Citérieure, parut une vierge aussi illustre par la grandeur de sa naissance, que par l'éclat de sa sainteté. Elle s'appelait Hildegarde, avait pour père Hildebert et pour mère Mechtilde (1).

(1) Hildebert et Mechtilde étaient des personnes de réputation dans le siècle, par leur noblesse, et par les biens de fortune qui étaient en abondance dans leur

Ceux-ci, bien qu'ils eussent tous les embarras de l'opulence, sans se montrer cependant ingrats envers le Créateur, consacrèrent au service de Dieu la jeune enfant ; de telle sorte que, dès l'âge le plus tendre, sa précoce intégrité parut dégagée de tous liens charnels. Car dès qu'elle put se faire comprendre par paroles ou par signes, elle manifesta à son entourage la beauté des visions secrètes dont elle jouissait, dans une merveilleuse contemplation, en dehors de la vue des choses ordinaires (1).

A peine âgée de huit ans, pour s'ensevelir avec le Christ, afin de ressusciter

famille, et on peut ajouter qu'ils étaient grands devant Dieu, puisqu'ils pratiquaient ses saints commandements avec fidélité et amour

(Ext. de l'*Année Bénéd.*)

(1) Comme elle le dit elle-même, sa contemplation intérieure ne la privait pas de la vue des choses extérieures.

(Note du Trad.)

comme lui à la gloire d'immortalité, elle fut reçue au monastère de Saint-Disibode, avec la pieuse Jutte (1) qui la revêtait diligemment de l'habit d'humilité et d'innocence ; et l'instruisant des psaumes de David, lui apprenait à se réjouir sur la lyre à dix cordes (2). En dehors de cette étude naïve des psaumes, elle ne reçut des hommes aucun enseignement littéraire ou musical, bien que nous ayons de sa main de nombreux et volumineux écrits. Nous en tirons la preuve de ses propres paroles. Elle dit en effet dans son

(1) Sainte Jutte, de la maison des comtes de Spanheim (Allemagne). Son père Estienne et sa mère Mechtilde étaient nobles et riches, mais craignant Dieu. Elle quitta le monde, pour se retirer au Mont Saint-Disibode, avec trois compagnes, dont sainte Hildegarde. Devenue mère d'une grande Communauté de Religieuses Bénédictines, elle les instruisit des perfections de son époux et les anima de son amour. Elle avait le don des miracles, et comme son maître, marchait à pied sec sur les eaux, et changeait l'eau en vin. Elle mourut en 1136. (*Année Bénéd.*) (Note du Trad.)

(2) Le Psautier.

livre de " Scivias " : « A l'âge de quarante-  
« deux ans sept mois, une lumière d'un  
« éclat éblouissant me venant du ciel  
« entr'ouvert, pénétra tout mon esprit, tout  
« mon cœur et tout mon être, comme une  
« flamme qui chauffe sans consumer, de  
« la même façon que le soleil pénètre les  
« choses sur lesquelles il étend ses rayons.  
« Et tout à coup, j'eus l'intelligence des  
« Psaumes, des Evangiles et des autres  
« livres catholiques, tant de l'Ancien que du  
« Nouveau Testament ; sans toutefois pou-  
« voir interpréter le texte des paroles, ni la  
« division des syllabes, ni la connaissance  
« des cas et des temps. »

3. — La vierge s'étant vouée au Christ, par la profession monastique et la prise du voile, croissait de vertu en vertu, étonnant et réjouissant ceux qui l'avaient formée, et la mère admirable qui de disciple commençait

---

à la regarder comme maîtresse, pour guider les autres dans les voies de la perfection. Car son cœur était consumé de cette flamme de charité, qui s'étend à tout le monde ; et la forteresse de son humilité, gardait la tour inaccessible de sa virginité. Le peu de nourriture et de boisson, la pauvreté des habits, favorisaient sa vertu ; la tranquillité de son cœur, la pudeur de son silence, la rareté de ses paroles la manifestaient ; et la patience qui en est la gardienne, conservait, pour l'ornement de l'épouse du Christ, tous ces bijoux des saintes vertus sertis par la main du suprême joaillier. Et parce que la fournaise éprouve le vase du potier, et que la vertu se fortifie dans l'infirmité, elle fut tourmentée, dès son enfance, de douleurs multiples et presque continuelles, de telle sorte qu'elle pouvait à peine marcher ; et comme

sa chair était toute chancelante, sa vie était l'image d'une précieuse mort (1).

Mais plus les forces de l'homme extérieur diminuaient, plus celles de l'homme intérieur augmentaient, en vertu de l'esprit de force et de sagesse ; et le corps étant languissant, la ferveur de l'âme croissait d'une manière merveilleuse.

4. — Et comme elle était affermie dans sa résolution, avec le nombre des années, elle s'efforçait de plus en plus de plaire à Dieu seul. Mais déjà le temps pressait de produire au grand jour, pour l'avancement d'un grand nombre, sa vie et sa doctrine.

Elle fut donc avertie divinement, par une voix d'en haut, de ne plus tarder à manifes-

(1) Les tribulations et la mort du juste sont précieuses aux yeux de Dieu, et s'ajoutent aux mérites du Christ pour la rédemption du monde. Que dis-je, c'est le Christ toujours souffrant et toujours mourant dans ses saints, pour s'offrir en holocauste à Dieu son père.

(Note du Trad.)

ter par écrit, ce qu'elle voyait et entendait. Mais à cause de sa timidité féminine, bien qu'elle fût poussée par un aiguillon de plus en plus pénétrant, à révéler sans hésitation les secrets célestes, elle redoutait le jugement téméraire des hommes et les vains propos du vulgaire. Cependant, comme elle était couchée, en proie à une longue maladie, elle en découvrit la cause avec crainte et humilité, à un moine qu'elle avait choisi comme directeur ; et par lui à son Abbé. Celui-ci, repassant dans son esprit ces merveilles étranges, bien qu'il sût que rien n'est impossible à Dieu, choisit les plus prudents de la congrégation, et jugea qu'il fallait faire la preuve de ce qu'il entendait. Et s'étant informé des écrits et des visions de la sainte, il l'avertit de manifester le don de Dieu. Dès qu'elle eut entrepris d'écrire, ce qu'elle n'avait jamais appris (humainement), les

forces lui étant revenues, elle put se lever de son lit de langueur. Alors, l'Abbé ayant admis la certitude de ce miracle extraordinaire, non content de son propre jugement, crut devoir le faire connaître publiquement ; et venant à la Maison Mère de Mayence, en présence de l'Archiprêtre Henri et des Chanoines de l'Eglise, il exposa ce qu'il avait appris, et montra les écrits récents de la bienheureuse Vierge.

5. — Dans le même temps, l'évêque du St-Siège de Rome, Eugène (1), d'heureuse mémoire, ayant célébré le concile universel de Reims, fut appelé par Adalbert, archevêque de Trèves, et il séjournait dans cette ville.

(1) Eugène III, né à Pise, succéda à Lucius II en 1145. L'anarchie régnait à Rome et il fut impossible à Eugène d'y ramener l'ordre, ce que voyant, il se retira d'abord à Pise, puis à Paris. Il convoqua un concile à Reims et, bientôt après, un autre à Trèves. Il retourna en Italie et mourut à Tivoli, en 1153.

L'évêque et le haut clergé de Mayence, crurent donc devoir soumettre le cas à l'autorité du Siège Apostolique; pour lui permettre de dégager la vérité de l'erreur. Le Pape, dans sa grande sagesse, étonné de la nouveauté du fait, mais sachant que tout est possible à Dieu, voulant faire diligence, manda au monastère où la sainte était retirée depuis tant d'années, le vénérable prélat de Verdun (1) avec le primicier Adalbert et d'autres personnes capables, afin que sans ostentation, ni vaine curiosité, ils s'informassent auprès de la sainte, de la vérité des faits. Lorsque celle-ci eut découvert en toute simplicité, à ceux qui étaient venus humblement s'informer, ce qu'il en était, ils revinrent au Siège Apostolique, et pour satisfaire

(1) Alberoni se démit de l'épiscopat en l'année 1156. Il mourut, dit-on, en 1158. Il est honoré du titre de bienheureux, dans la « Gaule Chrétienne », parmi les évêques de Verdun. (Mig.).

l'impatience du St-Père et de tous ceux qui étaient présents, ils rapportèrent ce qu'ils avaient entendu. Le Pape ayant vérifié ces faits, demande que les écrits de la sainte, rapportés du Monastère, lui soient présentés; et les tenant de ses propres mains, pour remplir lui-même le rôle de récitant, il les lit publiquement à l'Archevêque ainsi qu'à tous les membres du clergé qui étaient présents; alors proclamant les réponses de ceux qu'il avait envoyés pour s'enquérir, il excite tous les esprits et toutes les voix, à rendre louange et gloire au Créateur. Bernard (1), abbé de Clairveaux, de sainte mémoire, qui était présent, s'interpose avec l'assentiment des autres, et supplie le Pape de ne pas permettre, qu'une si grande lumière reste cachée dans

(1) Saint Bernard, 1091-1153. Ame des conciles, répart du dogme, réformateur du clergé, tribun de la deuxième croisade. R. C.

le silence, mais de confirmer de son autorité, une si grande grâce manifestée par le Seigneur, en son temps. Puis avec bienveillance et sagesse, le vénéré père des pères donne son consentement, et envoie à la bienheureuse vierge des lettres de salutation, lui accordant, au nom du Christ et de St Pierre, la licence d'écrire et de publier. De plus, il honore le monastère où la sainte était favorisée, en accordant à l'Abbé (1) et aux frères, des lettres de félicitation revêtues du sceau pontifical.

(1) Sans doute Corron, abbé de St-Disibode.

(Mig.).

## CHAPITRE II

ELLE FONDE UN MONASTÈRE SUR LE MONT ST-RUPERT,  
PRÈS DE BINGEN, ET L'HABITE AVEC SES SŒURS (1).  
ELLE CONTINUE DE S'ILLUSTRER PAR SES VISIONS.

La Bienheureuse Hildegarde, avec une foi très humble, aux paroles qu'elle n'avait pas reçues de l'homme ou par l'homme, découvrit et répandit autour d'elle la bonne odeur de sa sainteté. Alors, beaucoup de filles nobles, désireuses d'embrasser la vie religieuse, et de revêtir le saint habit, venaient à elle de toutes parts. Et, comme une seule maison de retraite pouvant à peine leur suffire, on songeait à transférer ou

(1) Entre Mayence et Confluence, Bingen ou mont St-Rupert (Allemagne). Abbaye de femmes sous l'invocation de St Rupert ou Robert, fondée l'an 1147, par Hildegarde, qui en fut la première Abbesse.

(Nouvelle Encycl. Théol.)

à agrandir leur demeure, le St-Esprit lui révéla le lieu où le Navv (1) devient le confluent du Rhin, c'est-à-dire la colline appelée dès les premiers temps du nom de St-Rupert (2) confesseur, qui l'avait possédée autrefois comme patrimoine, et l'avait habitée avec sa mère, appelée Berthe, et Saint Wibert, confesseur, et sur laquelle il avait heureusement consommé sa vie, dans le service de Dieu et les bonnes œuvres. Son nom lui était resté, parce que c'était le lieu de sa sépulture et de ses reliques. C'est pourquoi, quand la Vierge de Dieu eut

(1) Le Navv, petite rivière dans le bas Palatinat, proche de Bingen, où le Monastère fut bâti.

(2) St Robert ou Rupert, dit de Champagne, né en 1024, mourut en 1100. Il fonda l'abbaye de Molesmes et l'ordre de Citeaux, en 1098. — Du désert de Molesmes partirent ces vingt-et-un moines qui, sous la conduite de Robert, vinrent transplanter au désert de Citeaux, pour l'y faire reflourir dans toute sa beauté, l'arbre monastique, dont l'éclat avait disparu dans la première de ces deux solitudes.

(Encycl. Théol.) .

désigné à l'Abbé le lieu de transmigration, qu'elle avait connu non des yeux charnels, mais dans une vision intérieure, les voyant hésiter, parce qu'ils supportaient malaisément leur départ, elle craignit que l'ordre de Dieu ne fût enfreint, et tomba malade comme auparavant, de la même maladie de langueur dont elle ne se releva, que lorsque l'Abbé et les autres eurent compris, que c'était la volonté divine, qu'ils donnassent leur consentement et se résolussent au départ. De ce nombre, un certain Arnold, moine laïque, qui excitait les autres avec obstination, à s'opposer au départ, se trouvant dans la terre de l'Eglise, villa Wilara, fut subitement frappé dans son corps d'un tel châtiment, qu'il désespérait même de la vie ; et que sa langue, démesurément enflée, ne pouvait contenir dans sa bouche.

7. — Il demanda donc comme il put, par

gestes, d'être conduit à l'église St-Robert ; et dès qu'il eut fait vœu, de ne plus s'opposer désormais au départ, mais au contraire de le favoriser; ayant recouvré sa santé, il aida ceux qui préparaient les nouvelles demeures; et, de ses propres mains, disposa le terrain où devaient être construites les retraites des religieuses. Mais celle pour qui on les préparait, à cause du retard apporté à l'exécution de l'ordre reçu dans sa divine vision, gisait presque privée de mouvement; et inerte comme un rocher, ne pouvait bouger de son lit. L'Abbé qui n'en croyait pas ceux qui lui racontaient le fait, entra pour la visiter. Et lorsqu'il eut tenté vainement de soulever la tête de la malade, ou de la retourner sur le côté, voyant que ses efforts étaient inutiles, étonné de ce fait étrange, il dut reconnaître que ce n'était pas un mal humain, mais une correction divine,

et qu'il ne devait pas aller à l'encontre de la volonté de Dieu, de peur qu'il advînt quelque chose de pire. Mais, parce que le lieu indiqué appartenait en partie aux chanoines de l'église de Mayence, et que la terre et l'oratoire de St-Rupert étaient la possession du Comte Bernard de Hildensheim, la vierge, qui connaissait les secrets divins, obtint, par l'entremise des fidèles, pour elle et pour ses sœurs, la permission d'habiter ces lieux.

8. — Et après avoir été longtemps privée de mouvement, comme on délibérait de part et d'autre, sur le point de savoir si elle irait avec ses sœurs, au lieu indiqué dans sa vision, l'Abbé, étant rentré chez la patiente qui gisait dans son lit, lui dit de se lever au nom de Dieu, pour se rendre dans la demeure prédestinée. Et, à l'étonnement et à l'admiration de tous ceux qui étaient présents, elle se leva aussitôt comme si elle

---

n'avait rien éprouvé de sa longue faiblesse. Ce qui se passait autour de la malade, n'était pas moins étrange; car, dès l'instant qu'elle eut reçu du ciel l'ordre de changer de lieu, toutes les fois que la chose paraissait tendre à sa réalisation, elle éprouvait en son corps un soulagement de sa douleur; et par contre, toutes les fois que, par la résistance des contradicteurs, on semblait abandonner le projet, elle éprouvait, même absente (du lieu des délibérations), une recrudescence du mal. Parfois, se levant soudain de son lit, elle parcourait, sans pouvoir dire mot, tous les coins de sa retraite; puis, saisie de faiblesse, elle revenait au lit et parlait comme auparavant. Elle éprouvait cette sorte de langueur, toutes les fois que, par hésitation et crainte féminine, elle tardait à accomplir la volonté de Dieu; ce qui était pour elle un argument de certitude.

9. — Enfin, la servante de Dieu, ayant abandonné, avec dix-huit vierges consacrées au Seigneur, leur première habitation, laissait chez ceux qu'elle quittait, autant de douleur et de tristesse, qu'elle apportait de joie et d'allégresse dans le pays où elle allait. Un grand nombre d'honorables et une multitude de peuple, de la ville de Bingen et des environs, la reçurent avec de grandes manifestations de joie, et en rendant grâces à Dieu. Mais elle, avec son petit troupeau qui était celui du Christ, en entrant dans la retraite qui lui avait été préparée, magnifiait dans l'allégresse de son cœur la divine sagesse ; et réchauffait de son affection maternelle, les innocentes vierges confiées à sa direction ; ne cessant de les entretenir avec sagesse, des coutumes religieuses et des enseignements de la règle. Et, pour qu'elle ne parût pas envahir ou occuper les posses-

sions d'autrui, elle les obtint des susdits propriétaires, soit par argent, soit par échange, de la générosité des fidèles, que la célébrité de son nom attirait. Et cette propriété ainsi acquise, elle fit en sorte qu'elle fût toujours exonérée de toutes charges ; afin que, soumise seulement au patronage de l'Eglise de Mayence, elle n'eût jamais d'autre défenseur que l'Archevêque de ce siège ; de peur que, si elle prenait un avocat laïque, le loup fût introduit dans la bergerie ; ce qui est d'ordinaire la cause de la désolation et de la dévastation des églises. Envers les prélats du monastère qu'elle venait de quitter, elle ne garda pour elle comme pour ses filles, d'autres liens de subordination que les liens spirituels ; c'est-à-dire que tout ce qui concernait l'Ordre et la Profession monacale, elle le recevait de leur part plutôt que d'autrui ; et selon les circons-

tances et le temps, les prêtres qui devaient pourvoir à leurs besoins spirituels et temporels, lui venaient de ce monastère ; après qu'ils l'avaient sollicité nominalemeut et librement (1).

10. — Tout cela, non seulement avec la permission et le conseil des vénérables Archevêques de la métropole de Mayence, Henri et Arnold, mais d'après les décrets joints au consentement des Abbés ; et de peur que l'Eglise de St-Disibode usurpât une part de la puissance dans le domaine de St-Rupert, l'interdiction en fut faite en vertu d'un privilège ; et, pour le dire plus expressément, par une manifestation de la volonté même de Dieu ; car la vierge ayant connu par révélation, qu'elle devait aller en personne

(1) Pour la liberté de l'élection, la sainte eut recours parfois au pape Alexandre III, créé pontife en l'an 1159. Elle travailla plus de dix ans, à régler toutes choses.  
(Mig.)

au dit monastère, pour cette négociation, mais étant retenue par la crainte, comme le prophète Jonas, elle fut frappée d'un châti-ment divin et tomba malade à mourir. Ainsi avertie, elle se fit porter dans l'Oratoire, et fit vœu, si le châtiement cessait, d'aller où Dieu l'appelait. Ensuite, elle demanda d'être conduite à cheval avec l'aide d'autrui ; et dès qu'elle eut fait quelques pas, les forces lui étant revenues, elle s'avança joyeuse. Parvenue au mont du susdit confesseur, elle raconta de quelle manière elle avait été contrainte d'y venir, et délivra à ses frères du monastère les logements et dépendances qui lui appartenaient, leur laissant la plus grande partie de ce qui avait été donné à elle et à ses sœurs ; et en outre, une grande quantité d'argent, afin qu'il n'y eût aucun sujet de juste querelle.

11. — Mais pour répéter ce qui est néces-

saire au fil du discours, la Bienheureuse Hildegarde éprouva en elle, les vives douleurs de Lia dans l'enfantement; néanmoins, par l'éclat de la lumière intérieure, qui lui donnait la beauté du regard de Rachel, elle entretenait son âme; et tout ce qu'elle avait vu intérieurement, elle le manifestait au dehors par sa parole ou par ses écrits. Il est expédient, que je dise quelque chose de ce genre de contemplation ou de vision, qu'on sait n'avoir été que très rarement attribué à un petit nombre de saints, dans cette ombre de la mort (1) (qui est la vie corporelle), afin que l'on connaisse principalement, par les propres paroles de la sainte, comment elle essayait de les expliquer. Elle dit dans une épître qu'elle écrivit au moine Wibert de

(1) La vie est un chemin qui finit à la tombe :  
Elle s'ouvre béante, et tout mortel y tombe.

(Note du Trad.).

Gemblours (1), qui la questionnait sur ce que la renommée lui avait appris : Dieu opère où il veut, pour la gloire de son nom, et non pour celle de l'homme terrestre. Et moi, je suis toute pénétrée de crainte, parce qu'il n'y a en moi aucune assurance. Et je tends mes mains vers Dieu, jusqu'à ce qu'il me soutienne, comme par des ailes dont l'essor ne peut être comprimé, et qui s'envolent dans les airs malgré les vents ; et ce que je vois, je ne puis le connaître parfaitement, tant que je suis assujétie à un corps et à une âme invisible ; ce qui est le double défaut de l'homme. Dès mon enfance, avant que mes os, mes muscles et mes nerfs, eussent

(1) Gemblacensis-Gemblours (diocèse et province de Namur, Belgique) Abbaye de l'ordre de St Benoît, fondée par St Wibert, secondé, dit-on, par son aïeule Giste. Othon I<sup>er</sup> le Grand confirma cette fondation en l'an 948. en donnant aux Abbés de Gemblours, dont le premier établi par St Wibert fut Erluin, le titre et le rang de comtes.

(Nouvelle Encycl. Théol.).

acquis toute leur vigueur, jusqu'au temps présent, où je suis plus que septuagénaire, je vois cette vision dans mon âme ; et mon âme, selon que Dieu le veut, s'élance en cette vision dans les hauteurs du firmament, ou dans les différentes régions de l'air, et se répand chez les divers peuples, bien qu'ils soient éloignés de moi, en de lointaines régions. Et, quoique j'aperçoive ces choses ainsi dans mon âme, je ne cesse pas cependant de les contempler aussi, selon les vicissitudes (les changements) des nuées et des autres créatures. Mais ces choses, je ne les vois pas des yeux du corps, je ne les entends pas de ses oreilles, et je ne les éprouve pas par les sentiments du cœur charnel, ni par aucune participation de mes cinq sens, mais seulement au fond de mon âme, ayant les yeux ouverts, de telle sorte que je ne souffre en eux aucun défaut, par

le fait de l'extase ; mais je contemple ces merveilles, en pleine veille et le jour et la nuit.

12. — Ainsi, comme nous venons de le voir, cette vierge sainte jouit d'une manière de contemplation admirable et rare. En effet, à la ressemblance des saints animaux que vit Eséchiél, elle-même, comme un animal ailé, allait et ne revenait pas ; et de nouveau, allait et revenait ; parce que de la vie active dont elle jouissait, elle ne revenait pas vers les choses infimes (1) ; et de la vie contemplative, qu'elle ne pouvait garder continuellement, parce qu'elle était assujétie à la chair, elle revenait à la vie active. Comme

(1) Les saints vivent sur la terre, sans s'y attacher. Pour eux, les choses du temps ne sont rien : Ils ne font que les effleurer, avec leur dépouille mortelle qui entrave l'essor de leur âme ; et par les ailes de la prière, secouant la poussière du monde, ils s'élèvent jusqu'au trône de Dieu.

(Note du Trad.).

si Dieu lui avait dit au sujet de la vie active : Je ne te quitterai pas, et je ne t'abandonnerai pas (1). Il ne lui permit pas d'abandonner le bien qu'elle se proposait ; et comme si, au sujet de la vie contemplative, il lui avait dit : Retire tes yeux de moi, parce qu'ils me font envoler de toi (2), de la contemplation de son incompréhensible majesté, il lui permit de revenir au labeur de la vie actuelle. Retire, dit-il, tes yeux de ma contemplation, parce qu'ils me font envoler ; puisqu'ils ne peuvent, en cette vie, me comprendre parfaitement. C'est pourquoi le Psalmiste dit : L'homme a élevé son cœur et Dieu l'a exalté (3) ;

(1) Non te deseram, neque derelinquam.  
(Heb. XIII).

(2) Averte oculus tuos, quia ipsi me avolare fecerunt.  
(Cant. VI).

(3) Accedit homo ad cor altum, et exaltabitur Deus.  
(Psal. LXIII).

parce que, plus on le cherche haut dans la pureté de son cœur, plus on comprend d'une manière sublime, celui qui est incompréhensible. Ainsi la bienheureuse vierge, encore dans sa chair, accomplissait le labeur de la vie active; et par la vie contemplative, elle aspirait de tous ses désirs vers la lumière divine. Mais ici terminons le premier livre, en bénissant le Seigneur qui a daigné considérer la servante, qu'il s'est choisie dès le commencement de son existence; et qu'il a aimée, jusqu'à l'élever à la clarté de sa vision.







## LIVRE SECOND

---

### *DES VISIONS DE LA SAINTE*

---

#### PROLOGUE

De faibles esprits ne peuvent pénétrer un grand sujet ; mais la charité et l'obéissance par lesquelles je me dois entièrement à vous, très excellents Abbés Louis et Godefroid, me rendent possibles les choses au-dessus de mon intelligence.

De là vient que dénué de talent, j'ai obéi à vos ordres, au nom de la charité du Christ ; et je me suis efforcé, avec le secours de Dieu, d'ordonner et d'achever le livre second

de la Vie de la bienheureuse vierge Hildegarde, pleine de ses visions cachées et mystérieuses, qui sont autant de fleurs agréables ; et je l'ai pris au point où Godefroid (1), de douce mémoire, a terminé le précédent livre. Et dans ce livre, d'après les propres paroles de la sainte aimée de Dieu, resplendit une si grande lumière prophétique, qu'il semble qu'en l'ordre de la grâce, elle n'ait rien à envier aux anciens Patriarches. En effet, comme on lit de Moïse, qu'il fut sans cesse dans le tabernacle, ainsi elle-même restait dans l'ombre des célestes visions, afin d'apprendre comme lui, de Dieu lui-même, ce qu'elle devait enseigner aux autres. Et n'habitait-elle pas dans le céleste tabernacle, en dépassant les nuages de la chair, lorsque

(1) Ce Godefroid a écrit le premier livre, moins le prologue. Tout le reste est de Théodoric.

(Mig.)

l'Esprit de vérité lui expliqua les écrits et les paroles de l'Évangile de Jean : Au commencement était le Verbe (1) etc. ? En effet, le même Saint Esprit qui pénétra dans le cœur de Jean, lorsqu'il puisa dans la poitrine de Jésus cette sublime révélation, voulut expliquer à la sainte, par une grâce divine accordée à son mérite, le sens des paroles que Jean avait été digne de prononcer. Mais différons de parler de ces choses, et faisons ce que nous nous sommes proposés, avec l'inspiration du Saint Esprit. Et que le lecteur ne s'étonne pas, de ce que certains points établis dans le précédent livre, sont toutefois décrits de la même manière, dans le livre des visions ; parce que nous avons jugé bon, que le même ordre fût gardé dans la narration historique ; afin

(1) In principio erat Verbum (Joan. I.).

que l'autorité et l'intégrité des paroles du Saint Esprit, ne fussent pas amoindries dans la description de ces visions. (1)

(1) La raison principale des répétitions, est la diversité des écrits.

Théodoric ne voulut pas mutiler le livre premier, des choses rapportées concernant les visions, ni les omettre.

(Mig.)

CHAPITRE I<sup>er</sup>

LA SAINTE, IGNORANT LA LANGUE LATINE, ÉCRIT CEPENDANT DES LIVRES LATINS. ELLE EST FAVORISÉE DE VISIONS DÈS SON ENFANCE; ET SE VOIT FORCÉE DE LES ÉCRIRE. ELLE AIDE LES AUTRES DE SES CONSEILS ET DE SES AVIS, ET DIRIGE SES SCEURS DANS LA VOIE DROITE.

14. — La Bienheureuse Vierge termina donc dans le lieu où elle était allée par ordre divin, le livre de ses visions, (1) qu'elle avait commencé dans la maison de St-Disibode; et découvrit certains secrets mystérieux, sur la nature de l'homme, des éléments, et des diverses créatures; elle montra aussi le secours que l'homme peut en retirer, et beau-

(1) *Scivias*, le premier de ses ouvrages, qu'elle commença en l'année 1141, sur le mont St Disibode, et qu'elle finit environ en 1151, sur le mont St-Rupert. (Migne).

coup d'autres choses que l'esprit prophétique lui révéla. Il est constant, qu'elle eût répondu fort élégamment, aux lettres qu'on lui adressait des diverses provinces, si elle n'eût considéré d'une manière plus haute, la valeur des paroles qui étaient de source divine. On a fait un volume de ses lettres, et de celles qui lui furent écrites. Qui n'admirerait l'ineffable mélodie qu'elle a exhalée en un rythme admirable ? et ces lettres ignorées auparavant, qu'elle écrivit dans une langue inconnue ? De plus, elle exposa quelques évangiles et d'autres paraboles, parce que la clef de David lui ouvrit les arcanes célestes ; et elle put se réjouir et chanter l'allégresse de son âme, parce que le Roi des Rois l'avait introduite dans sa demeure, pour y être rassasiée de son abondance, et se désaltérer au torrent de ses voluptés ; et ainsi, ayant conçu dans la crainte de Dieu,

par l'enfantement de l'Esprit, elle opéra l'œuvre de salut sur la terre (1). C'est aussi une chose étrange et bien digne d'admiration, qu'elle put écrire de sa propre main et exposer de sa bouche ce qu'elle entendit et vit en esprit ; et cela, avec l'aide d'un seul homme fidèle, qui lui enseigna les formes grammaticales, la disposition et les genres qu'elle ignorait ; sans pousser la présomption, jusqu'à retrancher ou ajouter quoi que ce soit, au sens et à l'esprit des paroles. Elle écrivit à ce sujet, ce qu'elle avait entendu dans une vision, en s'adressant au Pape Adrien (2). La voix lui disait : « Lorsque tu

(1) La science de Sainte Hildegarde est un effet de ses oraisons continuelles, et des conversations intérieures qu'elle avait avec son époux, qui après avoir éloigné de son esprit toute sorte d'aveuglement, la rendit susceptible de ses plus relevées lumières, et des plus fortes impressions de son amour.

(F. Bachelard, Prieur de St-Julien).

(2) La Sainte écrivit au Pape Anastase IV, ainsi qu'au Pape Adrien IV. Et je crois qu'ici l'auteur a pris l'un pour l'autre.

(Migne).

ne pourras exprimer en langue latine, selon la forme adoptée par les hommes, les choses qui t'auront été montrées, parce que tu n'en as pas l'habitude ; que celui qui possède cette science humaine, ne néglige pas de les traduire selon l'expression humaine. »

15. — Mais il nous paraît convenable, d'insérer ici quelques extraits de ses visions, et de montrer à quel point cette sentence des cantiques peut lui être appliquée : Mon bien aimé a porté ses mains sur moi, et j'ai tressailli à son toucher. (1) Elle s'exprime ainsi : Dans la vision mystique et dans la lumière de clarté, de la Sagesse qui ne défaille jamais, j'ai entendu ces paroles, et j'ai vu (dans la clarté de mon intelligence

(1) *Dilectus meus misit manus suas per foramen, et venter meus intremuit ad tactum ejus.*

(Cant. V).

illuminée par Dieu): Cinq voix(1) éclatantes de Justice, venant de Dieu au genre humain, se font entendre ; et en elles, se trouvent le salut et la rédemption de ceux qui croient. Et ces cinq voix sont plus excellentes que toutes les œuvres humaines, puisque toutes les œuvres humaines se nourrissent d'elles ; et ce ne sont pas de vains sons, puisque avec elles, tous les ouvrages humains provenant des cinq sens s'achèvent. Et telle est leur raison d'être : La première parole s'est accomplie, par la victime qu'Abraham a immolée à Dieu. La seconde, lorsque Noé, par ordre de Dieu, a construit l'arche. La troisième par Moïse, lorsque la loi qui

(1) Il faut entendre par ces cinq voix de Justice, les diverses manifestations de la miséricorde de Dieu à l'homme coupable pour le délivrer de l'esclavage du péché et le ramener à lui ; en lui faisant connaître ses destinées éternelles, selon les paroles du poète :

« L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux. »

(Note du Trad.)

signifiait la circoncision d'Abraham, lui fut donnée. Mais par la quatrième, le verbe du Père éternel est descendu dans le sein d'une Vierge, et s'est revêtu de la chair; parce que le même verbe avait unis ensemble le limon et l'eau et en avait formé l'homme; et de là, toute créature avait crié par l'homme vers celui qui l'avait faite; et à cause de l'homme, Dieu s'était fait garant de toutes choses. Mais le temps de la création n'a pas été celui de la rédemption. Il fut un temps où il le créa, un autre où il le racheta, afin d'attirer à lui tous ceux que le serpent avait trompés. La cinquième voix se fera entendre, lorsque toute erreur et toute contradiction seront abolies; et tout homme reconnaîtra, que nul ne peut rien contre Dieu. Et après l'accomplissement des cinq paroles de Dieu, prendront fin l'ancien et le nouveau Testament; et le nombre infini des hommes

sera complet. Et alors, dans la paix et dans la lumière de Dieu, toute chair connaîtra manifestement le sens de ces choses. Et la Divinité opérera en elle-même, comme elle voudra.

16. — La Sagesse m'instruit, en me consumant des flammes de la charité ; et m'ordonne de dire, comment j'ai été favorisée de cette vision. Et moi, je ne dis pas ces choses de moi-même, mais c'est la Sagesse qui les dit ; et c'est ainsi qu'elle me parle : Ecoute, o homme, ces paroles ; et dis-les, non selon toi, mais selon moi ; et instruite par moi, parle ainsi de toi : Dans ma première formation, lorsque Dieu me suscita dans le sein de ma mère, par le souffle de vie (1), elle imprima cette vision en mon âme. Car, en l'année mil cent après l'incar-

(1) *Inspiravit in faciem ejus Spiraculum vitæ.*

(Gen.)

nation du Christ, la doctrine que dans leur soif de justice, les apôtres avaient affermie chez les chrétiens et dans les esprits, commença à se refroidir et à devenir hésitante (1). C'est alors que je naquis, et que dans de saints désirs, mes parents me vouèrent à Dieu. Et, à la troisième année de mon âge je vis une si grande lumière, que mon âme en fut toute pénétrée ; mais, à cause des empêchements de l'enfance, je ne pus rien dire de ces merveilles. Dans la huitième année de mon âge, je me suis offerte à Dieu dans un commerce spirituel ; et jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai vu beaucoup de choses merveilleuses ; et j'en ai raconté plusieurs, au point d'exciter l'admiration de

(1) Il est à remarquer, que Dieu proportionne toujours le remède au mal ; et qu'il envoie en son temps, celui qui doit accomplir l'œuvre de salut.

(Note du Trad.)

ceux qui les entendirent, en se demandant d'où elles venaient et de qui elles étaient. Mais, chose admirable, lorsque je voyais en mon âme, je conservais aussi la vue extérieure (1), ce que je n'ai entendu dire de personne; et, la vision de mon âme, je l'ai cachée autant que j'ai pu; et j'ai ignoré bien des choses, touchant les fréquentes maladies que j'ai dû souffrir, dès le sein de ma mère, jusqu'à ce jour, lesquelles ont macéré ma chair et épuisé mes forces. Dans mon accablement, je demandai à une de mes nourrices, si elle voyait quelque chose, en dehors des phénomènes extérieurs; et elle ne me répondit rien, parce qu'elle ne voyait rien de ce que je voyais. Alors, saisie d'une grande crainte, je n'osai manifester ces

(1) Elle vivait sur la terre d'une vie angélique; et son corps vaquait aux choses d'ici-bas, sans que son âme fût distraite de la contemplation des choses éternelles.

(Note du Trad.)

choses à personne ; mais cependant, soit en parlant, soit en dictant, j'avais coutume de prédire l'avenir. Et lorsque j'étais pénétrée pleinement de cette vision, je disais beaucoup de choses étranges pour ceux qui les écoutaient. Mais, lorsque la force de la vision cessait un peu, comme je me conduisais davantage, suivant les mœurs de l'enfance que selon mon âge, j'étais toute honteuse, et je pleurais souvent. Mais j'eusse désiré garder le silence, si je l'avais pu ; car par crainte des hommes, je n'osais dire à personne ce que je voyais. Mais une noble femme à laquelle j'étais soumise, selon les règles de la discipline, nota ces choses, et les découvrit à une religieuse de sa connaissance (1).

17. — Dieu fit du cœur de cette femme

(1) B. Jütte sa maîtresse, et celle-ci les découvrit vraisemblablement à son directeur. (Mig.)

le réservoir et le canal de plusieurs grâces, jusqu'à ce qu'elle finit heureusement sa vie présente, dans l'accomplissement des bonnes œuvres. Dieu manifesta ses mérites par des signes éclatants. Après sa mort je restai toujours voyante, dans la quarantième année de mon âge. C'est alors que dans la même vision, je fus contrainte avec beaucoup d'insistance, à manifester ouvertement ce que j'avais vu et entendu. Mais la crainte me retint, et je n'osai déclarer ce que j'avais vu si longtemps. Après avoir été dénuée de forces, pendant mon enfance et ma jeunesse, ma santé était revenue florissante. Je déclarai ces choses à mon directeur, homme de conseil et de discernement qui était comme exilé des vaines discussions, qui sont rentrées dans les mœurs de beaucoup de gens. Et comme il écoutait volontiers ces merveilles, en les admirant; il m'enjoignit de les écrire en se-

cret ; pour qu'il pût voir d'où elles venaient et ce qu'elles étaient. Mais, comprenant qu'elles étaient de Dieu, il en fit la déclaration à son Abbé ; et dans la suite, il fut mon zélé collaborateur. Dans cette même vision, je compris les écrits des Prophètes, des Evangélistes, et de quelques autres Saints philosophes, sans posséder aucune connaissance humaine ; et j'en exposai quelques-uns, ayant à peine quelques notions de lettres ; puisque je n'avais reçu de leçons, que d'une femme ignorante (1). Je chantai des cantiques et des mélodies, à la louange de Dieu et des Saints, sans l'avoir appris d'aucun homme ; puisque jamais, je n'avais été instruite des modulations et

(1) Bien qu'elle n'eût jamais appris à écrire, et à le faire avec les termes de l'éloquence, et les forces d'un raisonnement divin, elle le fit pourtant et d'une manière si admirable et extraordinaire que ses écrits parurent dignes, de recevoir l'approbation des plus savants personnages de son siècle, qui en admirèrent également la solidité et la clarté, la profondeur et l'humilité.

(F. Bachelard, prieur de St-Julien.).

de l'harmonie. Ces choses ayant été communiquées au clergé de l'Eglise de Mayence, pour être discutées en audience, tous s'accordèrent à dire qu'elles étaient de Dieu; et qu'elles provenaient de ce même don de prophétie, par lequel les Prophètes d'autrefois prophétisaient. Mes écrits furent ensuite apportés au Pape Eugène III, qui était alors à Trèves, lequel se les fit lire, et les lut lui-même devant un nombreux clergé, et plein de confiance en la grâce de Dieu, m'envoya sa bénédiction, avec des lettres où il me recommandait d'écrire attentivement, ce que je verrais et ce que j'entendrais dans la vision (1).

18. — D'après la vision très belle de la bienheureuse vierge, et le sentiment de crainte qui la pénétrait, au moment de la

(1) Voir la lettre du Pape Eugène III à Ste-Hildegarde.  
(Page IV de la Notice).

venue du Saint-Esprit; d'après la bénédiction apostolique et la permission d'écrire, que la sainte reçut du Saint-Père; nous découvrons manifestement que son très cher époux céleste, Jésus-Christ, mit sa main, c'est-à-dire, accomplit l'opération et l'inspiration du Saint-Esprit, sur elle, par sa grâce mystérieuse, et que son être et son esprit furent tout saisis à son contact; à cause de la force et de la vertu pénétrante de l'Esprit saint, qu'elle éprouva en elle (1). Quoi de plus juste et de plus convenable? De même que la visite fréquente de Dieu fut annoncée à Elie, par un léger souffle de vent, ainsi l'âme de notre sainte goûtait la saveur du

(1) Langage mystique emprunté au Cantique des Cantiques, signifiant l'opération mystérieuse de la grâce, et l'union de l'âme pure avec Dieu, dans les extases de la contemplation, qui ne sont que l'avant-goût des joies paradisiaques.

(Notes du Trad.).

divin Esprit, toutes les fois qu'elle s'élevait dans les régions sublimes de la contemplation. Et que faisait-elle alors ? « Je me levais, dit-elle, afin d'ouvrir à mon bien-aimé » (1). O bienheureuse vierge qui, parce qu'elle aima la pureté du cœur, à cause de la grâce de ses lèvres, eut pour ami le Roi, c'est-à-dire le Christ dont elle reçut un pareil don, selon la mesure que le Saint-Esprit voulut lui donner ; car de même qu'il souffle où il veut, ainsi il donne à qui il veut et comme il veut. Elle ne pouvait s'empêcher de se lever et d'ouvrir à son bien-aimé ; et oralement ou par écrit, en ouvrant le verrou de sa porte, elle manifestait au dehors, ce qu'elle entendait au dedans. Et qu'entendait-elle ? « Que tes sources de grâce se

(1) Surrexi ut aperirem dilecto meo.

(Cant. V).

répandent au dehors, et divise les eaux sur les plages. » (1)

19. — Tandis que par le moyen de bonnes œuvres, des sources affluentes à ce fleuve du Paradis, tous les lieux avoisinants étaient alimentés ; des trois parties de la Gaule et de la Germanie, un essaim de peuples de toutes conditions affluaient vers elle ; et par la grâce de Dieu, elle leur distribuait abondamment des exhortations convenables à l'une et l'autre vie. Et pour le salut de leur âme, elle leur exposait les Saintes Ecritures, leur en donnant l'explication. Beaucoup recevaient d'elle des conseils adaptés à leurs nécessités corporelles ; et par ses bénédictions, plusieurs étaient soulagés de leurs maux. Et, comme en vertu de l'esprit prophétique, elle connaissait les intentions et

(1) Deriventur foras fontes tui, et in plateis aquas tuas divide. (Prov. V).

les pensées des hommes, elle reprenait ceux qui venaient à elle pour l'éprouver, mûs par un esprit pervers et frivole ; et ceux-ci, ne pouvant résister à celui qui parlait par elle, corrigés et amendés, étaient contraints de changer de conduite. Par de pieux avertissements, elle exhortait même les Juifs qui venaient à elle, à se rallier dans la conviction de sa loi, à la foi du Christ. Et comme toute chose a été faite pour tous, (1) elle parlait à tous avec bienveillance, même à ceux qui étaient répréhensibles.

20. — Elle corrigeait avec beaucoup d'affection et une grande douceur maternelle, les

(1) La sainteté, voilà le but ; les dons de Dieu, voilà les moyens. Mais les dons de Dieu, bien qu'ils soient destinés à tous, ne sont goûtés que par un petit nombre (*Multi vocati pauci vero electi*). Le soleil brille pour les bons et les mauvais, mais seuls, ceux qui connaissent Dieu et qui l'aiment, savent qu'il est le foyer de chaleur et de lumière.

(Not. du Trad.).

jeunes filles qui habitaient avec elle, toutes les fois qu'il se produisait une dispute, qu'elle voyait poindre quelque tristesse séculière, ou que la paresse et la négligence se montraient en elles.

Elle percevait si bien leur volonté, leurs intentions et leurs pensées, que dans les offices divins, elle adaptait ses pieuses exhortations aux besoins de leur cœur (1). Elle devinait en esprit le genre de vie et la manière d'être des hommes, et prévoyait la fin de quelques-uns ; et selon la qualité de leur mœurs et la grandeur de leurs mérites, la récompense ou le châtiment de leurs âmes. Mais ces choses mystérieuses, elle ne les indiquait à nul autre qu'à la personne elle-même à laquelle elle révélait ses secrets.

(1) L'âme des saints dégagée des liens terrestres, nullement éblouie par l'éclat trompeur de ce qui passe, a une plus claire vue des choses éternelles.

(Note du Trad.).

Et, de même que le temps de se taire, elle savait ce qu'il fallait dire; et les circonstances de personne, de manière et de lieu. Mais en toute chose, elle gardait l'humilité, la plus haute de toutes les vertus. Et sachant que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles (1), elle exaltait sans cesse la bonté toute-puissante de la grâce divine.

(1) Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. (I, Pet. C. V).

## CHAPITRE II

LA SAINTE, DANS UNE VISION, INDIQUE LE LIEU CHOISI POUR LA FONDATION D'UN MONASTÈRE. ELLE A BEAUCOUP A SOUFFRIR A CETTE OCCASION. CEPENDANT, EN TOUTE CHOSE, ELLE A DIEU POUR AIDE ET CONSOLATEUR.

21.— L'époux céleste permit cependant, que celle qu'il avait ornée des plus grands dons de sa grâce, l'épouse chérie qu'il visitait de ses nombreuses visions, fût humiliée en toutes choses, en raison de son élévation; et qu'elle passât par le creuset de la souffrance. Pour l'évidence de ce fait, il faut produire d'abord le texte de ses visions; afin que, la vertu parfaite ne se cache pas dans les horreurs de la souffrance; et que l'ennui du

lecteur soit allégé par le plaisir de la variété. Veux-tu savoir ce qu'elle eut à souffrir, pour n'avoir pas manifesté sa vision céleste, touchant la transmigration du lieu où elle était alors, dans un autre ? (1) Ecoute ses propres paroles : « En ce temps, dit-elle, à cause des ténèbres de mes yeux, je ne voyais aucune lumière, et j'étais affaissée par le si grand poids de mon corps, que ne pouvant me soulever, je gisais accablée de grandes douleurs ; et cela, je le souffris parce que je ne déclarai pas la vision qui me fut montrée, en vertu de laquelle je devais, avec mes filles, quitter le lieu où je m'étais offerte à

(1) Dieu veut être obéi. Ceux qui sont sourds à sa voix, s'exposent à de terribles châtements. Les saints entendent la voix de Dieu, mais bien que nul ne puisse rien contre Dieu, vivant parmi les hommes, ils ne réussissent que difficilement à se soustraire à toutes les tyrannies du monde. C'est pourquoi, Dieu les châtie, pour qu'ils acquièrent un plus haut degré de vertu, et qu'ils se donnent à lui sans réserve.

(Note du Trad.).

Dieu, pour aller dans un autre. Et je dus supporter ces souffrances, jusqu'au moment où je me décidai à nommer le lieu où je suis maintenant ; et soudain, ayant recouvré la vue, je me trouvai mieux ; sans toutefois, que mes douleurs eussent complètement disparu. Mais mon abbé, ainsi que les frères et le peuple de cette province, lorsqu'ils surent la raison de ce changement, s'étonnèrent de voir que nous voulions quitter la fécondité des pâturages, la richesse des vignes, et tous les agréments de ces lieux, pour aller dans une terre inhospitalière, où il n'y avait nulle commodité ; et ils complotèrent entre eux, pour empêcher que cela ne se fit. Ils disaient, que j'étais abusée par quelque vanité. En entendant cela, mon cœur fut tout contrit, mes veines et ma chair se desséchèrent ; et pendant plusieurs jours, couchée dans mon lit, j'entendis une grande

voix qui me défendait de préférer ou d'écrire dans ce lieu, quelque autre chose touchant cette vision.

22. — Alors, une noble femme (une Marquise) (1), connue de nous, se rendit à l'archevêché de Mayence; et découvrit toutes ces choses à l'Archevêque et aux savants, qui lui dirent, que nul lieu n'est sanctifié que par les bonnes œuvres; et qu'il devait en être ainsi. Alors, l'antique trompeur me cribla de moqueries; de telle sorte que beaucoup se prirent à dire: Pourquoi tant de mystères sont-ils révélés à cette sotte et ignorante femme, lorsqu'il y a tant d'hommes puissants et savants? Et ce fut la division. Beaucoup se demandaient, en effet, si cette révélation venait de Dieu ou des esprits impondérables de l'air, qui en sé-

(1) Marchionessa.

duisent un grand nombre (1). Et lorsque je vins habiter ces lieux, avec vingt jeunes filles nobles et de famille riche, je ne trouvai là nulle habitation, et pas d'autres habitants qu'un vieillard, sa femme et ses enfants (2). Comme une nuée ténébreuse obscurcit le soleil, une telle adversité et un si grand accablement pesèrent sur moi, que soupirant et versant des larmes, je m'écriai : Hélas ! Hélas ! Dieu ne confond pas ceux qui se confient en lui. Et de nouveau, de même qu'après la disparition des nuages le soleil apparaît, Dieu me donna le secours de sa

(1) Il se livre autour de nous une lutte acharnée. entre les bons et les mauvais esprits qui se disputent la possession des âmes. Les uns, sont les soldats de Satan, l'éternel ennemi de Dieu, qui se venge sur nous de sa première défaite. Les autres, forment la milice du Très-Haut et se rangent sous ses étendards, pour nous aider à soutenir la lutte. Ils exercent la vertu des uns, et précipitent les autres dans la voie de la damnation. (Note du Trad.).

(2) Il s'agit ici du mont Saint-Rupert qui lui avait été montré dans une vision. (Mig.).

grâce; comme une mère qui, pour consoler son enfant, lui donne le sein, quand il pleure (1). Alors, je vis dans une vraie vision, que ces tribulations me venaient comme à Moïse, qui conduisant les fils d'Israël, d'Égypte dans le désert, à travers la mer Rouge, les entendait murmurer contre Dieu, bien qu'il se fût révélé à eux par de nombreux prodiges. Ainsi, Dieu permit que je fusse affligée par le peuple, par mes proches, et par quelques-uns de ceux qui restaient avec moi; lorsque les choses nécessaires nous firent défaut, et que, pour le bon plaisir de Dieu, elles ne nous furent pas données en aumône. Ainsi, comme les enfants d'Israël affligèrent Moïse, ceux que je viens de nommer secouèrent la tête contre

(1) Nul n'est père comme Dieu (*Nemo tam pater*). Mais il veut qu'on l'aime, et nul ne peut dire les charmes de son amour. (Note du Trad.).

moi en disant : A quoi bon, pour des jeunes filles nobles et riches, quitter des lieux où rien ne leur manquait, pour venir ici dans une si grande détresse ? Mais nous nous attendions, à être secourues par la grâce de Dieu, qui nous avait indiqué cette retraite.

23. — Après l'accablement de la douleur, Dieu fit pleuvoir sur nous la rosée de sa grâce ; car beaucoup de ceux qui auparavant nous couvraient de mépris, en signalant l'infertilité du site, vinrent à nous de tous côtés (1), pour nous aider et nous combler de faveurs.

Beaucoup de riches ensevelirent honorablement leurs morts auprès de nous. Plusieurs, ajoutant foi à cette vision, désirèrent avec

(1) Une chose bien remarquable, c'est l'ascendant de la vertu sur les hommes même méchants. Ils ne peuvent s'empêcher d'admirer, ce qu'ils sont incapables d'imiter. Mais cette admiration commence leur amendement. (Note du Trad.)

ardeur venir à nous, comme il est dit par le Prophète : « Ils viendront vers toi, ceux qui médisaient de toi » (1). Alors, je repris courage; et après avoir pleuré dans la douleur, je pleurai de joie, en voyant que Dieu ne m'oubliait pas, et qu'il réalisait sa parole, en dotant ce lieu de multiples fondations et de nombreux édifices. Mais cependant Dieu voulut, comme il l'avait fait dès mon enfance, qu'en cette pleine sécurité je persévérasse, comme lorsqu'il ne m'accordait en cette vie, aucune assurance qui pût relever mon courage. En effet, au moment où j'écrivais le livre de Scivias, j'aimais d'une tendre affection une noble jeune vierge, fille de la Marquise déjà nommée, et je l'aimais comme Paul aimait Timothée; et celle-ci s'était attachée à moi, par les liens

(1) Venient ad te qui detrahebant tibi.

(Ps. XXXVII).

d'une amitié diligente en toutes choses ; et elle partagea mes joies et mes douleurs, jusqu'au moment où je terminai ce livre. Mais ensuite, à cause de l'illustration de sa race, elle accepta une haute dignité, et fut nommée mère d'une grande église. Elle rechercha cette dignité, non selon Dieu, mais pour la gloire du siècle. Après s'être éloignée de moi, pour aller dans une autre région, elle perdit soudain la vie présente avec le soin de sa dignité (1). D'autres jeunes vierges nobles firent de même, en se séparant de moi ; et de ce nombre, quelques-unes vécurent dans la suite, si négligemment, que beaucoup dirent, que leurs œuvres témoignaient qu'elles avaient péché

(1) L'abbesse, dont la sainte regrette le départ, paraît être la sœur de Hartvic, archevêque de Brème, qui témoigne de sa mort pieuse, et du regret qu'elle eut de n'être pas restée auprès de sainte Hildegarde dont elle fut séparée à regret. (Mig.).

contre le Saint-Esprit, et celle qui lui rendait témoignage (1). Mais, dans cette grande persécution qui s'appesantissait sur moi, je m'étonnais, avec ceux qui m'aimaient, de ne pas recevoir de consolation; lorsque loin de persévérer dans mes erreurs, je m'efforçais, avec le secours divin, d'accomplir les œuvres bonnes. Ici, se termine le livre de Scivias, comme Dieu l'a voulu.

24. — Il découle du récit de la précédente vision, et de l'affliction de la bienheureuse vierge, que Dieu lui-même choisit et se réserva en héritage, le lieu qui lui fut indiqué; et, qu'à cause du retard apporté à ce choix, elle fut punie de cécité. Dieu avait choisi ce lieu, afin que son nom fût mieux glorifié; soit à cause des mérites de saint

(1) C'est pécher contre le Saint-Esprit, que de ne pas suivre l'inspiration de la grâce, et de s'opposer aux desseins de Dieu sur nous. (Note du Trad.).

Rupert, et de ceux qui reposaient avec lui dans le Christ ; soit à cause de la venue de la vierge sainte, et de ceux qui l'accompagnaient. Et, comme comparaison, s'impose le souvenir de l'histoire de la belle prophétesse Débora, (1), et du lieu où elle vint demeurer, avec celle de notre prophétesse, et du lieu que Dieu lui choisit. Ainsi que parle Origène : Il accorde une grande consolation au sexe faible, et il le provoque, afin qu'il ne désespère point à cause de son infirmité, en le rendant même capable du don de prophétie ; mais il faut comprendre et croire, que ce n'est pas la diversité du sexe, mais la pureté d'intention, qui lui

(1) Erat autem Debora prophetis uxor Lapidoth, quæ judicabat populum in illo tempore.

Et sedebat sub palma, quæ nomine illius vocabatur, inter Rama et Bethel in monte Ephraim : ascendebant que ad eam filii Israel in omne Judicium.

(Libr. Jud. cap. IV.)

mérite cette grâce (1). Débora, en effet, (dont le nom signifie abeille), est favorisée du don prophétique. Il est certain aussi, que toute prophétie, distille les rayons suaves de la doctrine céleste, et le miel délicieux de la parole divine, comme le dit David : Combien douce à ma bouche ta parole suave, le miel ne lui est pas comparable (2). Débora avait élu sa demeure entre Rama et Béthel ; et Rama signifie « élevé », et Béthel signifie « maison de Dieu ». Car rien de vil, rien de bas, ne peut être choisi pour devenir le siège de la prophétie. De même que pour Salomon, le trône de la sagesse, il réside sous les portiques des cités, dans les forte-

(1) Les âmes sont insexuelles : Leur beauté et leur grandeur ne proviennent que de leur détachement des liens terrestres, et de leur rapprochement de Dieu qui est leur centre d'attraction. (Note du Trad.).

(2) *Quam dulcia faucibus meis eloquia mea, super mel ori meo.*  
(Ps. 118).

resses des villes, ou concentre sa demeure dans les hautes tours. C'est ainsi que dans Sainte Hildegarde, le don prophétique résidait entre la maison de Dieu et les sommets de la Perfection; ce qui peut être pris littéralement et spirituellement (1). Et cela nous enseigne, ô âme sainte, que quel que soit le lieu où tu résides, tu dédaignes les choses de la terre, et tu ne recherches que celles du Ciel, où règne le Christ à la droite de son père. C'est à ce degré de gloire, que le don de prophétie te fait élever; et il autorise ceux qui en sont favorisés, à s'y établir. Bénie soit donc la grâce de Dieu, à propos du choix que Sainte Hildegarde fit de cette retraite, et de son départ de l'ancienne, dont

(1) Dieu seul peut élever son trône dans les cieux et embellir dignement son tabernacle; et pour qu'il lui plaise de résider dans une âme, il faut que sa grâce qui éclaire et élève, la rende digne de sa grandeur.

(Note du Trad.)

la vierge nous parle ainsi, à propos de la vision qu'elle en eut en esprit.

25. — Je vis, dit-elle, dans une vision, et je fus instruite et contrainte de révéler aux prélats, que le monastère dans lequel j'avais été offerte à Dieu, devait être abandonné, bien que nous fussions astreintes à la subordination et à l'obéissance, à l'égard de ceux qui servaient Dieu en ce lieu ; du moins, tant que nous découvririons qu'ils cherchaient, de bonne foi, notre propre bien. Je fis part de cet ordre à notre abbé, qui étant tombé malade, ne fit aucune disposition, et termina bientôt ses jours (1). Mais, quand la connaissance de ces choses parvint au nouvel Abbé et à l'Archevêque de Mayence, ainsi qu'au haut clergé de l'Eglise, ils les accep-

(1) Cet abbé de Saint-Disibode fut vraisemblablement Cono, mort en 1155, auquel succéda Helinger. (Mig.).

tèrent avec confiance et bonté, et attestèrent par des écrits scellés, qu'il devait en être ainsi. Entre temps, de la part de plusieurs, je dus supporter bien des persécutions ; comme Josué que, malgré sa victoire, ses ennemis voulaient confondre : Mais, de même que Dieu daigna le secourir, ainsi, pour mes filles et moi, vint la délivrance. Et, comme Joseph envié par ses frères, parce que son père l'aimait davantage, fut vendu par eux, et qu'ils apportèrent à Jacob la tunique de son fils, en disant qu'une bête féroce l'avait dévoré ; ainsi, des malintentionnés voulaient déchirer sur nous, la robe de grâce et de gloire du Seigneur ; mais Dieu qui avait rétabli Joseph dans ses prérogatives, daigna nous secourir de même. Malgré toutes ces persécutions, par un effet de la grâce de Dieu, nous nous accroissions sans cesse, comme les fils d'Israël dont le

nombre augmentait d'autant plus, qu'ils étaient plus opprimés (1). C'est pourquoi, dans l'allégresse de mon âme, je regardais vers Dieu qui m'assistait dans les tribulations, et je restais inébranlable.

26. — Il importe de considérer ici, que malgré que la bienheureuse vierge fût accablée par la maladie corporelle, et tourmentée par les vexations diaboliques et humaines, elle mérita cependant, d'être toujours réconfortée et raffermie par les consolations divines. Si, en effet, le Saint-Esprit voulant conserver, pour l'avantage d'un grand nombre, sa grâce dans un vase qu'il s'est choisi, s'efforce de le polir et d'en enlever, par la lime de la correction, toute rouille provenant de la lie du monde, c'est sans doute pour que, se

(1) La persécution fait jouer les ressorts de l'âme, multiplie les héroïsmes et réveille les consciences endormies. C'est un mauvais moyen, pour propager l'indifférence et l'athéisme. (Note du Trad.).

purifiant dans la douleur, il recherche diligemment la volonté divine ; et selon l'apôtre, rendant à Dieu l'obéissance qui lui est due, il ordonne tout le cours de sa vie selon sa volonté. En effet, en rendant notre sainte illustre par le bien gratuit de la nature et de la grâce, il lui préparait en abondance ses dons et sa gloire ; il lui donnait la grâce sur la terre, et la gloire dans le ciel ; la grâce des mérites sublimes, et la gloire des ineffables récompenses. C'est pourquoi, elle était par la douleur, purifiée de tout levain terrestre, comme il est écrit : Dieu flagelle les fils qu'il adopte (1), afin qu'en elle, les mérites des mérites fussent accrus, ainsi qu'elle le déclare dans la vision qu'elle décrit ainsi :

27. — Dieu me cloua quelque temps dans

(1) Flagellat Deus omnem filium quem recipit.  
(Hebr. XII).

mon lit de douleur, et pénétra mon corps d'une affliction telle, que mes veines et mon sang, ma chair et mes muscles, mes moelles et mes os, se desséchèrent en moi, comme si mon âme devait se séparer de mon corps; et je fus dans un tel bouleversement, pendant trente jours, que ma poitrine était comme embrasée d'un air enflammé. D'où, plusieurs pensaient, que cette maladie était un châtiement. Et la vertu vitale infuse dans ma chair me fit défaut, à tel point, que je paraissais être encore de ce monde, sans que j'y fusse pleinement. Et mon corps gisait immobile sur la terre, recouvert d'un cilice; et cependant, malgré les gémissements de mes filles et des prélats qui la déploraient, je ne vis pas ma fin (1). En ces jours, dans

(1) Etat léthargique ou mort apparente. L'âme de la sainte, ainsi dégagée des entraves corporelles, avait des rapports plus intimes avec les esprits purs, et se rapprochait davantage de son auteur.

(Note du Trad.).

une vision véritable, je vis une armée immense d'anges, innombrables pour l'esprit humain, qui combattaient avec Michel contre le dragon, et qui discutaient pour savoir ce que Dieu ordonnerait de moi. Mais, un puissant d'entre eux me criait en disant : Courage, courage, ô aigle ! pourquoi t'endors-tu dans la science ? Sors de ton doute ! Tu brilleras, ô gemme, dans ta splendeur ; tous les aigles te verront ; le monde pleurera, mais la vie éternelle (le ciel) se réjouira. Et c'est pourquoi, aurôre lève-toi et avance-toi vers le soleil. Lève-toi, lève-toi, mange et bois. Et bientôt, toute l'armée angélique s'écria d'une voix sonore : « Voix de réjouissance, les messagers se sont tus, le temps n'est pas venu de venir à nous : ô vierge, lève-toi donc ! » Et soudain, mon corps et mes sens furent transformés pour la vie présente. Ce que voyant, mes filles

qui pleuraient auparavant, me levèrent de terre et me reposèrent sur mon lit ; et c'est ainsi, que je récupérai mes premières forces. Toutefois, cette infirmité pénale ne disparut pas complètement ; mais seul, mon esprit reprenait, de jour en jour, pleine possession de soi-même. Car les mauvais esprits de l'air, qui sont établis pour les châtimens des hommes, avec la permission de Dieu, m'administraient cette peine, comme les bourreaux qui excitaient les tisons ardents pour saint Laurent et les autres martyrs ; et se pressant autour de moi, ils s'écriaient d'une voix épouvantable : « Séduisons-la, afin qu'elle doute de Dieu et qu'elle blasphème son nom ; en s'étonnant, d'être affligée de tant de peines » (1). De même en effet, que

(1) La tentation, voilà le piège où succombent tous ceux qui ne sont pas suffisamment armés pour la lutte, ou qui méprisent les secours de la grâce. Chaque défaite partielle, nous prive d'un degré de force ; et si

par la permission de Dieu, il advint que Satan tourmenta de telle manière le corps de Job, qu'il fourmillait de vers ; ainsi, un feu subtil pénétrant dans mes veines, consuma mes chairs ; comme il arriva à Jérémie, le chantre inspiré de la douleur. Mais le démon ne put lui persuader de blasphémer son Dieu. Et moi, faible dans ma chair, timide en mon esprit, j'étais accablée extrêmement sous le poids de mes peines. Mais Dieu me réconforta, parce que je les supportais patiemment ; et il me dit en mon esprit (1) : O Seigneur, mon Dieu, de quelque manière que tu me frappes, je dois le trouver bon ;

la chute est mortelle, alors le démon abuse de sa victoire, et nous devenons ses esclaves.

(Note du Trad.).

(1) Dieu parle à l'homme, (Loquere Domine) de maintes manières ; mais tous ne l'entendent pas également. Les inspirations de la grâce, les diverses manifestations de Dieu dans l'ordre naturel ou surnaturel, sont le langage dont il se sert pour nous attirer à lui.

(Note du Trad.).

car je sais que toutes tes œuvres sont bonnes et saintes, et j'ai mérité ces choses dès mon enfance. Mais cependant, j'ai confiance que mon âme ne sera pas ainsi tourmentée dans la vie future.

### CHAPITRE III

MALADIE MERVEILLEUSE DE LA SAINTE. — RÉGLEMENT MONASTIQUE. — CONVERSION D'UN PHILOSOPHE IMBU DE MAUVAIS SOUPÇONS. — DIVERSES VISIONS.

28. — Comme j'étais en proie à ces douleurs, je fus avertie, dans une vision véritable, d'aller au monastère où j'avais été offerte à Dieu, et d'y révéler l'objet de mes visions ; ce que je fis ; et je revins vers mes filles, toujours affligée des mêmes peines. Je me rendis aussi dans d'autres monastères, pour y exposer les paroles dictées par Dieu. Et toujours, le vase de mon corps était consumé comme dans une fournaise. C'est ainsi que Dieu en éprouva beaucoup d'autres, qui devaient propager sa parole. Qu'il en soit

loué ! Il me fit secourir par deux de mes filles et d'autres personnes, qui surent compatir à mes douleurs. En soupirant, je rendis grâces à Dieu, de ce qu'il permettait que les hommes n'éprouvassent pas un trop grand ennui, à cause de moi. Si, en effet, les douleurs que je ressentais dans ma chair n'eussent été de Dieu, je n'aurais pu vivre si longtemps. Malgré que je fusse toujours tourmentée, je m'instruisis cependant dans la contemplation des choses célestes ; et je chantai et j'écrivis les paroles que l'Esprit saint voulait proférer par ma bouche (1). Trois années s'étant écoulées dans ces langueurs, je vis un chérubin environné d'une flamme embrasée, dans laquelle se trouvait le miroir des mystères divins, et qui poursuivait d'une épée flamboyante les esprits

(1) Domine labia mea aperies et os meum annuntiet tibi laudem tuam.

de l'air qui me tourmentaient; et ils s'enfuyaient de moi en s'écriant : Hélas ! hélas ! malédiction ! malédiction ! Celle-là va-t-elle s'en aller ainsi, sans que nous puissions nous en emparer ? Et bientôt je revins pleinement à la vie ; mes veines et mes moelles furent restaurées dans mon corps, et je retrouvai ma santé parfaite.

29.— Voilà comment la vierge sainte, doublement tourmentée en son corps, par les douleurs des maladies et par les terreurs des démons, non seulement triomphait d'eux par de multiples victoires, mais encore méritait d'être glorifiée par l'ange qui la défendait (1). Enfin cette femme d'une merveilleuse innocence, pour supporter ses infirmités, se munit d'une part de la vertu de

(1) On lit dans le manuscrit : « Non seulement elle n'était pas vaincue, mais encore, sous la protection angélique, elle triomphait en de multiples victoires.

(Mig.).

patience, comme si elle eût été encouragée par ces paroles divines. Ma grâce te suffit (1); car la vertu se fortifie dans l'infirmité: et elle se glorifiait librement de ses infirmités, afin que la vertu du Christ fût en elle; persuadée qu'elle était d'autant plus aimée, qu'elle méritait davantage d'être reprise (2). Mais, d'autre part, la guerrière admirable qui subissait les attaques du démon, s'armait de nouveau du bouclier de la doctrine apostolique (3): Prenez, disait-elle, le casque du salut et le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu. Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin que vous puissiez vous soutenir contre les em-

(1) Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur. (II. Cor. XII).

(2) Qui bene amat, bene castigat.

(3) Galeam, inquit, assume et gladium spiritus quod est verbum Dei — Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli, quia non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates tenebrarum harum. (Ephes. VI).

bûches du démon; car nous n'avons pas à lutter seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances des ténèbres. C'est pourquoi, revêtue de ces armes, elle combattait, invincible, dans ce grand art de la guerre; et malgré qu'elle fût encore assujétie à la chair, et qu'elle eût sa demeure sur la terre, elle livrait la lutte, dans les choses célestes, à l'esprit du mal (1). Et les princes des ténèbres frémirent, lorsqu'ils virent s'avancer vers eux, une femme instruite dans ce grand art, et revêtue de l'armure des forts (2). Ils frémirent, et se maudissant eux-mêmes, ils s'enfuirent dans la confusion, parce que la crainte et la terreur s'emparèrent d'eux, lorsqu'ils virent le chérubin terrible comme une armée

(1 et 3) *Terribilis ut castrorum acies ordinata.*

Terrible (dans la lutte livrée à Satan) comme une armée rangée en bataille.

(2) *Mulierem fortem quis inveniet, inveniet thesaurum.*

rangée en bataille (3), protégeant la servante de Dieu, et l'escortant de sa framée de flamme, pour qu'ils fussent impuissants à lui nuire. C'est pourquoi ils admirèrent dans le trouble, et saisis d'épouvante ils s'écrièrent : « Ce sont les armes de Dieu, fuyons Israël. » (1) Et ils s'enfuirent aussitôt. Ainsi l'athlète de Dieu luttait entre les esprits supérieurs et inférieurs ; et ayant repoussé ses ennemis, elle pouvait toujours se glorifier dans la joie de sa victoire. Mais il ne faut pas taire ce fait : Un jour qu'elle était tourmentée de nouveau des fièvres, elle entendit des archanges s'écrier : « Venge, ô Seigneur, le sang de tes saints ! » Et d'autres s'adressant à elle : « La douleur que tu souffres, tu dois la supporter avec bonne volonté. » Et voici que d'autres saints se disaient entre eux : « Viendra-t-elle avec

(1) *Castra Dei sunt hæc, fugiamus Isarël.*

nous, oui ou non ? » Et d'autres répondaient : « Le présent, le passé, l'avenir, ne le permettent pas encore ; mais cependant quand elle aura achevé son œuvre, nous la mènerons vers nous ». Et alors tous s'écriaient d'une voix unanime : « O âme heureuse et très fidèle, lève-toi, lève-toi comme l'aigle, parce que, sans que tu le saches, le soleil de lumière t'a engendrée » (1). Et soudain elle fut guérie.

30. — Et ce n'est pas seulement, quand elle eut à supporter les maladies et les sévices des Démons, que Dieu se manifesta à elle ; mais aussi lorsqu'elle eut à souffrir les persécutions des hommes ; et c'est alors qu'il transforma le cœur de ses adversaires,

(1) Sublime commerce de l'âme avec les esprits supérieurs ! Merveilleuse vision, bien plus capable que les rêvasseries des philosophes, de prouver à nos matérialistes, (s'ils avaient des yeux pour voir et des oreilles pour entendre), l'immortalité de l'âme.

(Note du Trad.).

comme elle le dit elle-même, à propos de la conversion de ce philosophe qui lui fut hostile ainsi qu'à Dieu, et dans lequel se produisit un vrai changement, par la vertu d'en haut ; et lorsqu'elle éloigna, par les exhortations des saintes Ecritures, les pensées vaines qui surgissaient, par les suggestions de Satan, dans le cœur de ses jeunes filles. C'est au sujet de ces transformations, qu'elle s'exprime ainsi : Un certain philosophe privilégié de la fortune, après avoir longtemps douté de mes visions, vint enfin à nous et embellit notre séjour de constructions, de fondations, et des autres choses nécessaires : ce qui réjouit mon âme, parce que je vis que Dieu ne nous oubliait pas. Il s'informa, par de subtiles et savantes recherches, d'où venaient et quels étaient les écrits de cette vision ; jusqu'à ce que, touché de la grâce, il crut pleinement ; et lui qui

nous avait raillées par de malicieuses paroles, lorsque Dieu eut étouffé l'injustice dans son cœur, revint à nous avec de grands sentiments de respect. C'est ainsi que Dieu engloutit, dans les flots de la mer Rouge, l'orgueil de Pharaon, qui voulut mettre en captivité les fils d'Israël. Beaucoup admirèrent cette conversion, ce qui augmenta leur foi; et par l'intermédiaire de ce sage, Dieu répandit sa bénédiction sur nous, comme le parfum sur la barbe d'Aaron (1). Ce qui fit que nous l'appelâmes père. Et ce grand prince, illustre par son nom, demanda qu'on voulût bien l'ensevelir auprès de nous, et il en fut fait ainsi. Alors, dans le calme de mon esprit, je pris soin de mes filles, dans leurs nécessités spirituelles et corporelles, selon les prescriptions de mes maîtres.

(1) Sicut unguentum in capite quod descendit in barbam, barbam Aaron. (Ps. CXXXII).

Pénétrée d'une grande sollicitude, je vis dans une vision véritable, comment les esprits de l'air combattaient contre nous ; et je connus, que ces mêmes esprits avaient pris dans les rets des diverses vanités, (1) quelques-unes de mes nobles filles. Dieu m'ayant révélé ces faits, je les entourai et les fortifiai de la parole des saintes Ecritures, des enseignements de la règle et des conversations salutaires. Mais quelques-unes d'entre elles me considérant avec de fausses lumières, me critiquaient secrètement par leurs paroles, disant qu'elles ne pouvaient souffrir le joug étroit de la discipline, que je voulais faire peser sur elles. Mais Dieu permit que d'autres sœurs bonnes et sages fussent ma

(1) Les vanités du monde nous éloignent de Dieu, car nous nous attachons à ce point aux choses passagères dont nous méconnaissons la futilité, que nous ne songeons plus aux éternelles, dont nous ignorons la grandeur. Et qu'est-ce que le temps comparé à l'Eternité !  
(Note du Trad.).

consolation, comme il arriva à Susanne que Dieu délivra des faux témoignages. Malgré toutes ces tribulations, je n'en menai pas moins à bonne fin, par la grâce de Dieu, le livre « des Mérites de la Vie » (1) qui me fut révélé.

31. — Ainsi, dans l'adversité et la prospérité, la vierge consacrée à Dieu faisait en sorte, de ne pas s'enorgueillir du succès et se troubler dans l'infortune ; mais elle était toujours également forte, et ne se laissait ni ébranler par le mépris, ni séduire par la louange. Elle avait l'âme tendue comme un arc vers toute discipline ; de telle sorte que sans défaillance, par une autorité tantôt douce, tantôt sévère, elle se gouvernait elle et les siens. Il y avait en effet dans sa com-

(1) Les trois livres de « Scivias », « des Mérites de la Vie », et « des Œuvres divines » furent présentés par la Sainte aux docteurs de la Faculté de Paris qui déclarèrent que c'était œuvre divine et non humaine.

pagnie une gravité tempérée ; et de sa bouche découlaient les paroles suaves de l'oraison, plus douces que le miel (1). Elle possédait en toutes choses la saine doctrine, qu'elle connaissait par révélation divine ; comme le prouvent ses écrits touchant la nature de l'homme, la lutte de la chair et de l'esprit, et les exemples des saints Pères.

Dans une vision véritable, dit-elle, je vis la figure de l'homme qui, bien qu'il soit composé de deux natures (parties distinctes), l'âme et le corps, forme cependant un même édifice (être), de même que l'homme bâtit une maison avec des pierres, la couvre de chaume et la revêt de ciment, afin qu'elle ne tombe pas en ruines. L'homme en effet, œuvre de Dieu, est avec toute créature, et

(1) L'oraison distille le miel de la Sagesse éternelle, parce qu'elle recueille dans la parole de Dieu, et dans les actes des saints, un suc plus précieux que celui que l'abeille butine dans le calice des fleurs.

(Note du Trad.).

toute créature est avec lui (1). Mais l'œuvre de l'homme, qui est sans vie, n'est pas semblable à l'œuvre de Dieu, qui est vie ; de même que le vase du potier, n'est pas semblable à l'édifice du potier, qui est lui-même. Mais la nature de l'âme aspire à une vie infinie : et le corps embrasse une vie caduque (éphémère) : et ils ne sont pas identiques ; car, bien qu'ils soient ensemble dans l'homme, ils sont cependant d'essence distincte. A cause de cette similitude, lorsque Dieu envoya son esprit dans l'homme, par les dons de prophétie et de sagesse, ou par les dons des miracles, il infligea souvent à sa chair de grandes douleurs, afin de la rendre digne d'être l'habitable de l'Esprit saint.

(1) L'homme est « un petit monde » C'est le résumé de la création. Dieu se reflète plus visiblement en lui, que dans l'ensemble de ses œuvres. Mais il ne faut pas qu'il efface les traits divins, pour reproduire les caractères de la Bête. (Note du Trad.)

S'il ne l'assujettit par la douleur, elle fut bientôt liée par les mœurs du siècle, comme il arriva à Samson et à Salomon qui défailirent dans les inspirations de l'Esprit ; parce qu'ils se laissèrent captiver par les délectations charnelles ; car le don de Prophétie, de Sagesse et des Miracles sont délectables dans la joie (1). Mais lorsque l'homme, par les suggestions de Satan, aime la délectation charnelle, il se prend à dire souvent : Hélas, de quelle boue immonde suis-je pétri ! Mais qu'est-ce qui, dans l'esprit, afflige la chair ? C'est que, par sa nature, l'esprit déteste le goût du péché (2). Mais comme

(1) Les dons de Dieu sont admirables et dignes de toutes louanges. Mais c'est Dieu qu'il faut glorifier, et non l'homme qui n'est que le dépositaire de ces dons.  
(Note du Trad.).

(2) L'esprit doit dominer la matière. Mais lorsque l'homme devient esclave de ses passions, le péché lui enlève sa royauté, et l'âme ne perçoit plus ce qui fait sa noblesse.

« Animalis homo non percipit ea quæ sua sunt ».

la chair brise les désirs de l'âme, par la fréquente délectation qui l'enveloppe dans la boue du péché, de telle sorte qu'à cause de cette contrainte l'esprit ne peut se manifester ; alors la chair afflige l'esprit, et par la grâce de Dieu, cette affliction se manifeste de deux manières :

32. — Ce conflit se rencontre dans la figure de l'homme, et commence dans Abel que détesta son frère ; et dans Noé qui dut endurer un affront de la part de son fils ; et dans Abraham qui fut injurié par ses amis ; et dans Jacob qui dut s'enfuir à cause de son frère ; et dans Moïse dont les amis s'unirent, pour l'affliger, à ses ennemis. Les disciples du Christ eux-mêmes, durent endurer cette affliction, à cause de la perfidie de Judas, dont la chair suffoqua l'esprit. Mais l'esprit des autres était affligé contre la chair. Le Zachée de l'Évangile fut en esprit

dans l'affliction contre la chair. Le jeune homme de l'Évangile, qui conversait avec le Christ, n'était pas en esprit dans l'affliction contre la chair, c'est pourquoi il abandonna le fils de Dieu. Saul, dans son incrédulité, fit taire d'abord l'esprit : mais Dieu dissipa ce mal en lui, comme il précipita Satan du ciel au fond des abîmes, et de Saul il fit Paul. Abel qui, dans un ardent désir de l'âme, offrit des victimes pures, fut sanctifié ; et Caïn répudié, parce que la chair étouffa l'esprit, dans un sentiment de haine. Noé fut aussi justifié, parce qu'il sacrifia à Dieu. Mais son fils se moqua de son père, à cause de la honte de la chair ; et c'est pourquoi il ne fut pas libre ; et indigne du nom de fils, il fut appelé serviteur. Abraham se multiplia, parce que, obéissant à Dieu, il affligea diligemment sa propre chair, malgré les droits de la chair. Il dut

retourner vers une nation étrangère. Mais par ses fils et ses amis, la liberté de ceux qui lui résistaient s'évanouit ; et ceux qui avaient été libres, furent chassés par les enfants d'Israël. Mais Jacob aimé de Dieu, parce que, dans le désir de son âme, il accomplissait toujours les œuvres de Justice, fut comblé de ses bénédictions. Esaü son frère, fut dépouillé de ses privilèges à cause de la haine qu'il eut pour lui. Moïse, le serviteur et l'ami de Dieu, réprima les élans de la chair, pour se rendre digne des mystères et des miracles qui s'accomplissaient par lui. Et c'est pourquoi, ceux qui le détestèrent périrent, et ne parvinrent jamais dans la terre promise. Les apôtres châtiaient leur chair (1). Mais Judas qui suivait le Christ, non pour que le peuple crût en lui,

(1) *Castigo corpus meum et in servitatem redigo.*  
S. P.

mais pour qu'il fût honoré par le peuple, fut aveuglé dans le désir de son âme ; comme les disciples qui s'éloignaient de lui, parce que ne suivant pas pleinement les désirs de l'âme, tout en écoutant la doctrine du Christ, ils manquaient de générosité en esprit, et ne pouvaient souffrir la perfection de sa justice.

33. — Zachée, dans la jubilation de la chair, éprouva l'affliction de l'esprit contre la chair, c'est pourquoi ses œuvres lui déplurent. Et lorsqu'il ouït dire du fils de Dieu qu'il était juste, il courut aussitôt à lui et crut en lui, parce qu'il pleura auparavant ses péchés en esprit. Le jeune homme de l'Évangile, qui était chargé de richesses, écoutant librement la renommée des faits, vint trouver le fils de Dieu, pour lui demander ce qu'il devait faire : mais lors-

qu'il eut entendu la réponse parfaite (1), il tomba dans la tristesse : et parce que la chair étouffa l'esprit, il s'éloigna de Jésus-Christ. De même le cruel Saul, le cœur endurci contre la foi du Christ, éleva son front superbe : mais Dieu le renversa, mortifia en lui la volonté de la chair, et le convertit au bien. Et moi, forme chétive, j'ai principalement aimé et invoqué, ceux qui affligèrent leur chair en lutte contre l'esprit, et je me suis éloignée, de ceux qui s'endurcirent contre l'esprit et l'étouffèrent. Et je n'ai jamais joui du repos, mais j'ai été en proie aux tribulations, jusqu'à ce que la rosée de la grâce divine s'est répandue sur moi ; comme il dit à son ami : « Je serai

(1) Adhuc unum tibi deest : omnia quaecumque habes vende et da pauperibus, et habebis thesaurum in caelo, et veni sequere me. (S. Luc, XVIII, 22).

— Si vis esse perfectus, abnege te metipsum tolla crucem tuam et sequere me.

l'ennemi de tes ennemis, et j'affligerai ceux qui se liguèrent contre toi, et mon ange te précédera » (1). Et de nouveau: « J'ai comblé d'honneur mon serviteur, et j'ai humilié tous ses ennemis » (2). Dieu me défendit même si bien dans plusieurs circonstances périlleuses, que je ne puis imaginer combien fut grande, à mon égard, la bonté de sa grâce; tandis que je voyais accablés de contrariétés, ceux qui résistaient à la volonté de Dieu. Pour les tribulations que je souffris de la chaleur de l'air, mon corps en fut broyé comme la boue délayée dans l'eau. Il serait d'une grande utilité de pénétrer l'obscurité de ces paroles sublimes, s'il ne nous était prescrit de transcrire le texte

(1) *Inimicus ero inimicis tuis, et affligentes te affligam, et procedet te angelus meus.*

(Exod. XXIII).

(2) *Famulo meo præstiti honorem magnum, et omnes inimicos ejus humiliavi.*

(I Parab. XVII).

même des visions de la vierge sainte, et de tracer en quelques mots l'histoire de sa vie. Elle exerce à ce point notre esprit, que ses forces développées par l'exercice, il peut pénétrer et comprendre ce qu'il ne saurait entrevoir dans l'oisiveté. Maintenant que nous nous hâtons vers un autre sujet, jetons un coup d'œil rapide et attentif sur ses visions.

34. — Elle s'exprime ainsi : « Dans une vision j'apercevais trois tours, dans lesquelles la Sagesse me fit entrevoir certains mystères. La première tour avait trois demeures. Dans la première, de nobles vierges habitaient avec d'autres vierges, qui écoutaient avec un amour ardent la parole de Dieu sortant de ma bouche ; et elles avaient toujours faim de cette parole. Dans la seconde demeure, d'autres restaient constantes et sages, pour embrasser dans leur cœur la

vérité divine, et elles disaient : « Oh ! combien de temps restera-t-elle avec nous ? » (1). Et elles n'étaient jamais fatiguées. Dans la troisième, se trouvaient des hommes du peuple armés, qui venaient vers nous dans l'admiration des prodiges annoncés ; et qui désiraient ardemment en être les témoins ; et ils faisaient cela comme le commun peuple enfermé dans une forteresse, cherche à défendre son prince, pour le préserver de ses ennemis. Dans la seconde tour, étaient trois demeures, dont deux étaient dans l'abandon ; et cette sécheresse se manifestait sous la forme d'un épais nuage. Et ceux

(1) Cette vision signifie l'empressement avec lequel la plupart des nobles jeunes filles qui s'étaient vouées à Dieu sous sa direction écoutaient sa parole et se conformaient à sa ligne de conduite ; ainsi que la résistance que quelques-unes lui opposèrent ; les critiques et les contrariétés qu'elle eut à subir ; et la manière dont ceux qui lui étaient attachés, la défendaient contre les embuches de ses ennemis.

(Note du Trad.)

qui étaient dans ces deux demeures s'écrièrent d'une voix unanime : « Quelles sont et d'où viennent ces choses qui semblent venir de Dieu ? Il nous est dur de vivre autrement, que ceux qui nous ont précédés, ou qui vivent encore. C'est pourquoi nous irons vers ceux qui nous connaissent, parce que nous ne pouvons nous singulariser plus longtemps ». Et ainsi ils se retournaient vers le commun peuple, et ils n'étaient d'aucune utilité, ni pour lui, ni pour la tour. Et, dans une vision véritable, j'entendis une voix qui leur disait : « Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné, et toute maison divisée contre elle-même sera détruite » (1).

Dans la troisième demeure de la même tour, se trouvait le commun peuple, qui aimait

(1) Omne regnum in se ipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet. (Luc. XI).

d'un amour qui se donne les paroles que je proférais dans la vision véritable, et qui m'assista dans les tribulations, de la même manière que les publicains adhèrent au Christ. La troisième tour avait trois forteresses, dont la première était de bois, la seconde ornée de pierres brillantes et la troisième formée de hayes. L'autre édifice me fut caché dans la vision, c'est pourquoi je n'en dis rien maintenant ; mais j'entendis dans une illumination véritable, que ce qui serait écrit à son sujet, serait plus extraordinaire et plus sublime que ce qui précède.

35. — Dans un autre temps, j'eus une vision mystique et merveilleuse, à tel point que mes entrailles en tressaillirent, et que mes sensations corporelles s'évanouirent ; et je devins comme ignorante de ce que je

savais, pour acquérir une science nouvelle (1). Pour l'éducation de mon âme, l'inspiration divine se répandit sur elle comme des gouttes de rosée ; et de la même manière que l'Esprit Saint instruisit Jean l'Évangéliste, lorsqu'il recueillit, penché sur la poitrine de Jésus, ses sublimes révélations ; et que ses sens furent tellement pénétrés de la divinité, qu'il en découvrit les mystères et les œuvres les plus cachées, lorsqu'il dit : Au commencement était le Verbe (2). Car le Verbe qui fut sans commencement avant les créatures et qui sera dans la suite des

(1) Notre Sainte comme les apôtres après la visite du St-Esprit, eut la science infuse ; et ce qu'elle ne comprenait pas auparavant, elle le comprit alors pleinement. Une transformation se fit en elle ; et cette femme ignorante, posséda tout à coup une science infiniment plus grande que celle que les hommes peuvent donner.

(Note du Trad.)

2) In principio erat verbum, et Deus erat verbum.  
(Joan. I.)

siècles sans fin, a fait se succéder toutes les créatures ; et il a produit son œuvre, comme l'artisan fait resplendir la sienne, parce que ce qui avant le temps fut dans sa prédestination, est apparu dans le temps d'une manière visible. D'où vient que l'homme est l'ouvrage de Dieu, avec toute créature. Mais l'homme est l'ouvrier de la divinité et l'ombre des mystères divins ; et celui que Dieu a fait à son image et à sa ressemblance, révèle en toute chose l'image de la sainte Trinité. De même que Lucifer, dans sa malignité, n'a pu vaincre Dieu, ainsi il ne pourra détruire l'état de l'homme, bien qu'il ait tenté de le faire dans le premier homme. Tous les préceptes et toutes les paroles de cet Evangile, qui parle du commencement de l'œuvre de Dieu, m'ont été expliqués et éclaircis dans cette vision. Et je vis que pareille manifestation, concernant le com-

mencement de l'autre Ecriture, qui n'avait jamais été donnée, devait l'être, dans laquelle beaucoup de secrets et de choses mystérieuses sur les créatures, devaient être recherchés ».

36. — Et voici que plus nous nous sommes avancés dans notre narration, plus le nombre des révélations insignes de la sainte s'est accru. Et la sublimité de la doctrine, et les rayonnements de la grâce sont si exubérants, que ce serait l'impardonnable témérité d'un esprit obstiné, de ne pas les embrasser de tous ses soins et les vénérer de tous ses efforts. Qui donc, si ce n'est l'esprit divin très bon dispensateur des grâces, abreuva notre sainte à la source si féconde de la divine sagesse, que les flots de la doctrine spirituelle, comme un fleuve d'eau vive, s'échappèrent abondamment de son cœur ? Elle s'envola en effet, par les

ailles de la contemplation intérieure, dans les replis mystérieux de la suprême vision, où elle apprit à connaître l'Évangile de St-Jean. Et quel sage douterait, que cette sainte à laquelle Dieu révéla un si grand trésor de science intérieure, était le trône de la Sagesse Éternelle. Certes, la bonté de la discipline morale qui lui fut familière, composa de la sorte les mouvements naturels de son âme, que par amour des divines spéculations, d'un mouvement ascensionnel raisonnable, elle était portée vers les choses supérieures où, dans l'enivrement de son cœur, elle se plaisait à dire au Christ son époux : Enlève-moi avec toi, enivrons-nous de l'odeur de tes parfums (1) : ou parmi ceux qui jouent des trois cithares, elle chantait le cantique de Moïse serviteur de Dieu, et le chant de

(1) Trahe me post te, curremus in oderem unguentorum tuorum. (Cant. I)

l'Agneau, celui de la loi et de l'Évangile. Et nous, après avoir terminé le second livre, chantons aussi au Seigneur un chant de louange, pour avoir parcouru la mer immense des visions de la sainte. Respirons et réparons nos voiles avant d'entreprendre, avec l'aide du St-Esprit, d'écrire le livre de ses miracles.



## LIVRE TROISIÈME

---

### *DES MIRACLES ET DE LA MORT DE LA SAINTE*

---

#### PROLOGUE

37. — Après avoir écrit les deux premiers livres concernant la vie et les visions de la Bienheureuse vierge Hildegarde, je suis impatient d'écrire le livre de ses miracles et de ses vertus ; et cela vous est nécessaire, à vous, très illustres Abbés Ludovic et Godefroy. C'est pourquoi j'entreprends d'ordonner ce livre, non que je me croie assuré de le mener à bonne fin, mais pour accomplir

un devoir d'obéissance. Mais pourquoi cela vous est-il nécessaire ? Parce qu'un amour saint est une cause juste ; et comme vous l'avez aimée durant sa vie, vous vous êtes proposé, après sa mort, de ne pas vous séparer de la pieuse affection que vous avez pour elle. C'est pourquoi il vous est nécessaire que, par moi, votre vicaire, les gestes de la sainte que vous aimez d'un amour saint, parviennent à la connaissance des hommes, afin qu'ils glorifient Dieu, auteur de toutes ces choses ; et qui, admirable dans ses saints, opéra merveilleusement en elle, afin qu'elle fût immuable dans le bien. Tout ce qui, en effet, peut être dit d'elle est agréable et aimable, beau, utile et honorable, parce qu'elle ne fut pas seulement admirable par la sainteté de ses mœurs ou la contemplation intérieure des mystères divins, mais encore par l'accomplissement de miracles insignes, dont le nom-

---

bre est si grand, que les plus grands génies pourraient à peine exalter dignement par des paroles, le mérite de notre sainte. Mais cependant, dans le dessein où nous sommes d'en choisir quelques-uns dans ce grand nombre, si le Seigneur daigne accorder à vos prières, que par l'inspiration du Saint-Esprit, nous puissions affronter la haute mer, au cours favorable du Verbe, nous espérons entrer au port du salut. Portez-vous bien.

## CHAPITRE PREMIER

LA SAINTE, PAR SA PROTECTION, SAUVE DIVERS MALADES, QUELQUES-UNS MÊME ABSENTS. ELLE EXPLIQUE DES LETTRES ÉCRITES PAR LA MAIN DIVINE. — ELLE VISITE PLUSIEURS LOCALITÉS POUR LE SALUT DU PEUPLE.

38. — Une si puissante grâce de guérison émanait de la Bienheureuse vierge, que presque aucun malade ne s'approchait d'elle, sans qu'il fût immédiatement guéri. Ce qui paraîtra évident par les exemples suivants : Une noble jeune fille avait quitté les parents d'Hildegarde, sa maison et le monde, et s'était liée par vœu, à la direction de la pieuse mère sainte Hildegarde. Comme, depuis quelque temps, elle souffrait de fièvres tierces, et qu'elle ne pouvait être guérie par aucun remède, on lui conseilla de re-

courir à la vierge sainte. Celle-ci, selon la parole du Seigneur : Ils étendront les mains sur les malades et ils seront guéris (1), lui imposa les mains, en la bénissant, et elle fut délivrée de ses fièvres. — Dans un autre temps, le frère Roric, qui sous l'habit monastique faisait profession religieuse, était pareillement tourmenté de la fièvre tierce : Ayant entendu raconter le miracle accompli envers la sœur, il demanda dévotement et humblement d'être béni par la sainte, et la fièvre disparut. — Dans le même monastère, une servante du nom de Berthe, s'occupait assidûment de ses fonctions envers les sœurs, mais elle souffrait violemment d'une tumeur au cou et à la poitrine. Et ce mal avait fait de tels progrès, qu'elle ne pouvait prendre ni breuvage, ni nourriture, ni

(1) Super ægros manus imponent, et bene habebunt.  
(Marc XVII)

avalier la salive. Ayant été amenée à la servante de Dieu, elle lui demanda plutôt par signes que par paroles, le remède à ses maux, pour qu'elle fût préservée de la mort prochaine. Et la sainte la prenant en pitié, à cause de son assiduité au service, ayant fait le signe de la croix sur les parties malades, lui rendit la santé désirée.

39. — Un certain Suève, du village de Daleving, avait le corps enflé. Guidé par la renommée, après avoir parcouru un long chemin, il vint trouver la sainte, et ne fut pas frustré dans ses espérances. Elle le retint charitablement quelques jours avec elle, le soignant de ses propres mains et le bénissant ; et par la grâce de Dieu, elle lui restitua sa santé primitive.

Un enfant de la ville de Rudenesheim (2),

(1) Rudenesheim, sur la rive opposée du Rhin, près de Bingen.

nommé Simon, né depuis sept semaines, était agité d'un mouvement inquiétant de tous ses membres : Il fut apporté par sa nourrice, et avec l'aide de Dieu, en vertu des prières de la sainte, il fut guéri.

Ce n'était pas seulement à ses voisins, mais aux personnes éloignées d'elle, qu'elle portait secours. Un certain Arnold, de Waceherneim, autrefois connu d'elle, souffrait à tel point de la gorge, qu'il ne respirait qu'à péniblement. Ne pouvant venir la voir lui-même, il désirait dévotement le suffrage de ses prières. Confiante en la miséricorde de Dieu, elle bénit de l'eau et l'envoya à son ami, qui, l'ayant goûtée, fut guéri par la grâce de Dieu.

Une femme de Bingen, avait une fille nommée Hazecha, qui était malade, et depuis trois jours ne parlait plus. La mère étant venue demander du secours pour sa fille,

la vierge sainte ne lui donna rien autre chose que de l'eau bénite par elle ; et dès que la malade l'eut goûtée, elle recouvra aussitôt la voix et les forces.

Dans la même ville, un jeune homme était tellement malade, qu'il paraissait être à toute extrémité : la femme dont nous venons de parler, et qui avait obtenu la guérison de sa fille, lui donna à boire de l'eau qu'elle avait gardée encore, et lui en lava le visage ; et le malade ayant aussitôt recouvré ses forces, fut guéri.

40. — Dans le diocèse de Trèves, se trouvait une noble jeune fille, du nom de Lutgarde, qui dépérissait à cause d'un violent amour charnel pour un jeune homme d'une beauté remarquable, amour qu'elle ne pouvait satisfaire, par suite de la surveillance dont elle était l'objet. Les parents ayant su la cause de cette défaillance, deman-

dèrent avec confiance, par message, le conseil et l'aide de la vierge sainte ; et à cause du désir de leur cœur, ils méritèrent d'être exaucés. Car la sainte, ayant commencé par prier Dieu, bénit du pain de sa table, en l'arrosant de ses larmes, et l'envoya à la jeune fille qui, après en avoir mangé, sentit se refroidir soudain le feu de son violent amour.

Elle délivra aussi d'une perte de sang, par l'envoi des lettres ci-dessous, une dame du nom de Sibylle, de la ville de Lausanne (1), au-delà des Alpes, laquelle avait imploré son secours par la voix d'un messenger. Voici ces lettres : « Au nom de celui qui dirige justement toutes choses, tu placeras autour de la poitrine et de ton nombril, ces paroles :

(1) Ville Suisse, autrefois épiscopale possédée maintenant par les hérétiques.

Du sang d'Adam est sortie la mort ; mais le sang du Christ a détruit la mort. Au nom du même sang du Christ, je te commande, ô sang, de retenir ton cours ». C'est ainsi, comme on l'affirme, que la dame sus-nommée, fut délivrée de son mal.

41.— Il ne faut pas omettre que lorsque une parcelle de la chevelure ou des vêtements de la sainte était placée sur les malades, quels qu'ils fussent, ils revenaient à leur santé première. Enfin, comme on désespérait de sauver la femme du Préteur de Bingen, à la suite d'un douloureux enfantement, on courut en hâte au monastère de la vierge de Dieu, pour demander quelque secours à cet enfantement laborieux : On offrit à la servante de la dame une tresse des cheveux de la sainte, en l'avertissant de l'appliquer sur la poitrine de la malade. Ce qui ayant été fait, l'enfantement se produisit heu-

reusement, et la malade fut délivrée de la mort.

Deux autres dames furent pareillement délivrées du même mal, par les mêmes moyens.

Il en fut de même de deux femmes de Sudernesheim qui, à cause de leur égarement d'esprit, avaient été conduites aux lieux saints, sans qu'une amélioration se produisît. On les ceignit de la même tresse que les femmes précédentes, et elles reçurent soudain la santé du corps et de l'esprit.

42. — Bien plus, ceux que la sainte avait recommandés en oraison, elle avait même le don de les prémunir, sous les aspects d'une vision (1). Un jeune homme, Rodolphe de Ederich, fut hospitalisé la nuit dans

(1) Elle se montrait à eux à la façon des purs esprits, qui sont parfois envoyés par Dieu aux hommes, pour leur transmettre un ordre, ou les préserver d'un mal.

(Note du Trad.).

une petite maison de campagne : Comme, à l'heure du repos, il allait se mettre au lit, il demanda les suffrages de la vierge sainte. Chose étrange ! Elle lui apparut dans le même aspect et le même air qu'elle avait dans son corps, et lui dit qu'il était en péril de mort de la part de ses ennemis, s'il ne s'en allait aussitôt. Et le jeune homme s'étant retiré avec quelques-uns de ses compagnons, la troupe des ennemis accabla le matin ceux qui étaient restés, lesquels reconnurent qu'ils avaient agi sottement, en ne se retirant pas au moment de la vision.

Bien que ce soit miraculeux, il n'est pas impossible que la sainte, encore en sa chair, répandît en esprit ses bienfaits sur les hommes ; puisque pour manifester son mérite, le Christ daigna lui révéler en esprit, aussi bien les désirs des absents que ceux des présents.

En effet, comme aux environs d'Andernach (1), un soldat à toute extrémité était visité par ses amis, et qu'ils se consultaient sur ce qu'il fallait faire, il arriva qu'ayant entendu un appel, ils laissèrent une femme pour le garder, et se dirigèrent vers l'église. Alors le malade, environné de silence, se mit à prier Dieu avec des soupirs, et à lui demander instamment que par les mérites de la sainte, il lui rendit la santé. Et dès que sa prière fut terminée, il mérita d'être réjoui par cette vision : Il voyait la vierge vénérable s'approcher de lui, pour lui demander avec douceur s'il voulait être guéri. Ayant répondu qu'il le désirait vivement, la sainte lui imposant les mains sur la tête, prononça ces paroles : « Au nom de celui qui a dit :

(1) Baudrand appelle cette ville Antenac, sur le Rhin de l'électorat de Cologne, située sur les confins de l'électorat de Trèves, à quelques milles de Confluence.

(Mig.)

Ils imposeront leurs mains sur les malades, et ils seront guéris (1), que ce mals' éloigne de toi et sois guéri ». Ce qu'ayant dit, la vision s'évanouit: et le malade, se levant de son lit, à l'admiration de tous ceux qui le connaissaient, fut guéri.

43. — Il n'est pas inutile de rapporter ce qui arriva à un prêtre, parce qu'on y voit se manifester certaines vertus de la sainte, et que ce fait miraculeux doit être confié à la mémoire, afin que, par un effet de la volonté de Dieu, celui qui vit négligemment se convertisse.

La chose se passe en Suève, dans le village de Rudesheim. Un soir, que la nuit tombait, ce prêtre rentrant dans l'Eglise afin d'allumer la lampe du sanctuaire, vit sur l'autel deux flambeaux ardents. Il avait

(1) Super ægros manus imponent, et bene habebunt.  
(Marc XVII)

avec lui un jeune écolier, qui l'aidait habituellement dans le service divin. Il lui demanda pourquoi il avait négligé d'éteindre les cierges, et l'enfant répondit qu'il les avait éteints. Alors le prêtre s'approchant pour les éteindre, trouva le corporal déployé sur l'autel, comme pour l'accomplissement des divins mystères. Saisi d'étonnement, le jeune homme, tombant à terre, s'écria dans l'extase : « Le glaive du Seigneur nous frappe » (1). Le prêtre, pensant qu'il était frappé, se hâta de le relever. Mais l'enfant n'ayant aucune blessure, prononça ce discours : « Si nous voyons les lettres qui sont placées sur le voile de l'autel, nous ne mourrons pas ». Le prêtre pensant qu'il disait cela par ignorance, à cause de sa frayeur, s'avança de nouveau de l'autel ; et à la

(1) *Gladius domini occidit nos.*

place où s'accomplissent les saints mystères, il trouva sur le corporal (1), cinq lettres tracées en forme de croix, sans nulle intervention humaine, soit dans le sens de l'extension, A. P. H. (2) et dans le sens de l'érection, K. P. D. Ayant vu et noté ces choses diligemment, le jeune homme, reprenant ses forces, se leva. Le prêtre après avoir replié le corporal et éteint les cierges, revint chez lui, ne sachant que penser de ce qu'il venait de voir. Les lettres durèrent sept jours, le huitième et les jours suivants, elles ne reparurent pas. Et le prêtre étonné, soumit le fait aux religieux et aux savants. Mais nul ne put lui dire ce que cela signifiait, jusqu'à ce

(1) Linge sacré sur lequel le prêtre dépose la sainte hostie pendant la messe.

(2)

K.  
A. P. H.  
D.

Il y a cinq lettres, bien que le P du milieu se lise deux fois.

qu'enfin, après six ans, lorsque la renommée eut manifesté au monde la sainteté d'Hildegarde révélée par le Saint-Esprit, il vint à elle, et mérita de connaître ce que signifiait ce grand oracle.

De même, en effet, que jadis Daniel put expliquer les lettres gravées sur la muraille, de même la sainte put lire les lettres tracées sur le corporal. Elles signifiaient (1) : K. kyrius ; P. prêtre ; D. se moque ; A. qu'il monte ; P. pénitent ; H. homme. Ayant entendu ces explications, le prêtre, tout saisi de crainte, accuse sa conscience pécheresse, se corrige, et devient moine, pour expier

(1)

	Kyrium	
Ascendat	}	Presbyter
		Pœnitens
		Derisit
		} Homo

Le prêtre Kyrius se moque de son souverain Seigneur. Qu'il devienne un homme pénitent et qu'il grave le chemin de la perfection

(Note du Trad.)

par la pénitence les fautes de sa vie passée ; et comme l'indiquaient les lettres expliquées par la sainte, montant vers les sommets d'une vie plus parfaite et plus austère, il se montre dans la sainteté de sa vie, un parfait serviteur de Dieu.

44. — Il faut noter aussi ce que selon la volonté de Dieu, poussée et contrainte par le Saint Esprit, elle révéla au peuple et au clergé de Cologne, Trèves, Metz, Herbipolis, Babenberg, et aux monastères de St-Disibode, Siberg, Everbach, Hirsaugia, Zulfelden, Mulenbrunem, Rudenkyrchen, Kitzingen, Crutendal, Herde Werde, Andernach, à ceux de Ste-Marie d'Els et de Winkel, pour l'utilité des âmes, et d'après les révélations faites par Dieu. Un jour, comme elle longeait, sur une barque, le cours du Rhin, près du village de Rudesheim, et qu'elle se hâtait vers le saint monastère

voisin, une femme tenant dans ses bras son petit enfant, aveugle, s'approcha de la barque et lui cria d'une voix lamentable : qu'elle daignât imposer ses mains sur lui. La sainte se souvenant, dans son amour, de celui qui a dit : Va à la source de Siloé et lave-toi (1), prend dans sa main gauche de l'eau du fleuve, et la bénit de la main droite ; et dès qu'elle l'a versée sur les yeux de l'enfant, par la faveur d'une grâce divine, il recouvre la vue.

Dans un autre temps, un homme qui souffrait violemment du mal caduc, vint supplier ardemment la sainte de le secourir. Et celle-ci lui accorda une bénédiction si salutaire, qu'à dater de ce jour et dans la suite, le même mal ne le tourmenta plus jamais. Et lorsqu'il eut annoncé à sa maison

(1) *Vade ad natatoria Siloe et lava.*

(Jean. IX).

le miracle dont il était l'objet, ses serviteurs se réjouirent et rendirent grâces à Dieu.

## CHAPITRE SECOND

LONGUE MALADIE DE SAINTE HILDEGARDE. UNE NOBLE FEMME, TOURMENTÉE PAR LE DÉMON ET CONDUITE EN DIVERS LIEUX SAINTS, EST ENFIN DÉLIVRÉE DANS SON MONASTÈRE.

45. — Entre autres prodiges opérés par ses vertus, le Seigneur accorda à la vierge sainte la grâce de chasser le démon, comme la vénérable mère le décrit elle-même, à propos d'une noble jeune femme, lorsqu'elle dit : « Après que la vision m'eut révélé les maximes et les paroles de l'Évangile de Jean, je tombai malade dans mon lit, sans pouvoir me soustraire à l'accablement de mon mal. Ce mal vint d'un souffle du vent du Midi, et mon corps était accablé de si grandes douleurs, que mon âme pouvait à

peine les supporter. Six mois s'étaient écoulés, lorsque le même souffle de vent pénétra tellement mon corps, que je fus en agonie, comme si l'âme devait se retirer de mon corps. Alors une autre douce haleine des vents pleine de fraîcheur, se mêla à cette chaleur, et ma chair en fut assez rafraîchie pour ne pas être entièrement consumée. Et je fus ainsi tourmentée durant une année entière; mais je vis dans une vision véritable, que ma vie ne devait pas encore terminer son cours temporel, et qu'elle devait le poursuivre un peu. Pendant ce temps, il me fut rapporté que sur les rives éloignées du Rhin inférieur, une noble femme était tourmentée par le démon. Elle m'envoya souvent de nombreux messagers. Et je vis dans une vision véritable, que par la permission de Dieu, elle était affligée et obombrée par une forme diabolique noire et fumeuse, qui

opprimait toute sa sensibilité d'âme raisonnable ; et ne lui permettait pas de s'élever dans les régions supérieures de l'intelligence, comme l'ombre corporelle et la fumée dissimulent et pénètrent les choses opposées ; d'où il arrivait que cette femme perdait la rectitude de ses sentiments et de ses actions, jetait des cris horribles et faisait souvent des choses inconvenantes (1). Mais lorsque par la permission de Dieu, ce mal était atténué, alors elle souffrait moins. Et moi, cherchant à pénétrer, comment une forme diabolique pouvait s'emparer de l'homme, je vis et j'entendis la réponse : Le démon en sa forme, tel qu'il est, n'entre pas dans l'homme ; mais avec l'ombre et la fumée

(1) Les ténèbres de l'âme viennent de la malice de Satan. Il fait tout, pour arracher à l'homme sa supériorité d'être raisonnable. Quand il est maître de lui, il le dégrade et le fait tomber au niveau de la bête.

(Note du Trad.)

de sa noirceur, il obscurcit et cache. Si en effet sa forme pénétrait dans l'homme, ses membres seraient plus vite dissous que la paille dispersée par le vent. C'est pourquoi Dieu ne permet pas qu'il pénètre dans l'homme en sa forme (1). Mais l'enveloppant comme il est dit, il le tourne vers des choses insensées et inconvenantes, il vocifère par lui comme par une fenêtre, il fait mouvoir ses membres extérieurement, bien qu'il ne soit pas en eux intérieurement par sa forme, l'âme étant comme endormie et ignorante de ce que fait la chair corporelle.

46. — Je vis ensuite la troupe des mauvais esprits qui s'occupent à cet art pervers, et parcourent l'univers, cherchant où ils

(1) Satan est l'ennemi naturel de Dieu, il s'efforce de le détruire. Il n'aime pas la lumière et se plaît dans les ténèbres. Sa force destructive est immense. Mais sa puissance est assujettie à celle de Dieu.

(Note du Trad.)

peuvent trouver ceux, par qui ils doivent accomplir les schismes et les divergences morales (1). Ceux-ci, dès l'origine des choses, quand ils furent créés, en face des anges justes, méprisèrent Dieu, en disant: Quel est celui, qui a une si grande puissance au dessus de nous? (2) Ils disaient cela par haine et par envie, et ils persévèrent encore dans ces vices, et c'est par leur moyen qu'ils agissent, car ils furent la cause de leur erreur et de leur chute. Mais comme Dieu veut par eux (les mauvais esprits) corriger son peuple, ils troublent l'air en vertu de sa permission et de son ordre, et par les vapeurs de l'air ils engendrent les pestes, causent les inondations et leurs dangers, excitent les guerres, et sont cause de toutes

(1) *Tamquam leo rugiens circuit quærens quem devoret.*

(2) *Quis est iste qui tantam habet potestatem super nos?*

les adversités et de tous les maux. Dieu permet que ces choses arrivent, lorsque les hommes, par leur arrogance, se livrent au crime et aux homicides. Mais lorsque Dieu a ainsi châtié son peuple, il jette dans la confusion les mêmes esprits, comme il advint pour la femme dont nous parlons. Lorsque, en effet, par la permission de Dieu, l'esprit mauvais en eut confondu plusieurs manifestement par cette femme, à cause de leurs mauvaises mœurs et des péchés qu'elle leur avait fait commettre, il se retira dans la confusion et l'épouvante, parce que ceux qu'il avait induits en erreur se repentirent. Car Dieu permet que ses amis soient affligés par les adversités et les infirmités, afin de les corriger de leurs fautes, et de confondre leurs ennemis en permettant, que les élus purifiés dans le creuset de la pénitence, deviennent devant

ses yeux des pierres précieuses (1). Après que cette femme eut été conduite dans plusieurs lieux sanctifiés, l'esprit qui l'avait opprimée, vaincu par les mérites des saints et les vœux du peuple, s'écriait, que dans le Haut-Rhin il y avait une vieille femme, par le conseil de laquelle, il devait être chassé. Ce qu'ayant compris, par la volonté de Dieu, ses amis la conduisirent chez nous à la huitième année de son tourment.

47. — Il est d'une grande utilité, avant de pousser plus avant les paroles de la vierge d'insérer ici les lettres que l'abbé de Brunviller (2) lui écrivit, et celles qu'elle écrivit à

(1) Satan ne saurait l'emporter sur Dieu (Luis ut Deus?). Ses victoires ne sont qu'éphémères; et comme elles font ressortir le mérite des bons et l'injustice des mauvais, elles tournent toujours à sa confusion.

(Note du Trad.)

(2) Bruwiler. Monastère de l'ord. de St Benoit, à une heure de Cologne.

L'abbé dont il est ici parlé doit être Geldophe, mort en 1177 (Mig., de la Gaule Chrét.).

l'abbé, au sujet de cette possession démoniaque, afin de faire comprendre ouvertement la perversité du démon et de louer abondamment les secrets et justes jugements de Dieu (1). Lorsqu'après sept années, la possédée fut amenée à Brunviller, pour être délivrée par les mérites de saint Nicolas, l'esprit mauvais conjuré, répondit, qu'il ne sortirait de sa demeure que par le conseil et le secours d'une certaine vieille femme que, par dérision, il appelait « Scrupilgarde » et qui restait dans les régions supérieures du Rhin. C'est pourquoi ils émirent l'avis de lui envoyer des lettres de supplication ainsi conçues : « A Hildegarde, maîtresse et mère vénérable, épouse que le Christ doit

(1) L'homme ne saurait chasser le démon du corps des possédés, s'il lui donne asile dans son propre cœur par le péché. Il faut qu'il se délivre lui-même ; et qu'il devienne le tabernacle de l'Esprit Saint.

(Note du trad.)

aimer d'un amour ardent, fille du souverain Roi. G. proviseur du monastère de Brunviller, avec ses frères qui restent comme lui dans la vallée des larmes, et qui lui sont unis, autant qu'ils le peuvent, par les liens de l'affection et de la prière. Bien que, très aimée maîtresse, vous nous soyez inconnue de visage, cependant la renommée de vos vertus vous a rendue très célèbre ; et quoique nous soyons absents de corps, nous vous sommes cependant présents d'esprit ; et le maître de toute science connaît la grandeur de notre affection envers vous. Nous avons appris sur notre territoire, car la renommée s'en est emparée pour les célébrer, les merveilles que le Seigneur qui est puissant et dont le nom est saint, a accomplies en vous. Et le nombre et la grandeur des miracles, par lesquels la source des vives lumières resplendit en vous, sont

manifestés par les faits, soit dans le clergé, soit dans le peuple. Car en vous se révèle non l'œuvre humaine mais l'œuvre divine, la grâce éminente, le don supérieur que l'humaine raison ne confère pas, et qui procède d'une source très pure. Mais qu'attendons-nous ? Nous avons plus de raison de nous lamenter que de discourir ! Que la douceur de votre sainteté, ô très pieuse maîtresse, ne répute pas téméraire ce que dans la simplicité de nos cœurs, mus par une impérieuse nécessité, nous avons présumé devoir vous découvrir, parce que nous ne doutons pas que nous recevrons de vous un conseil salutaire. Une noble femme obsédée du mauvais esprit depuis plusieurs années, conduite à nous par quelques-uns de ses amis, nous a été présentée, afin que, par le secours de saint Nicolas, sous le patronage duquel nous sommes, elle fût

---

délivrée des assauts de son ennemi. Mais la malice et la méchanceté du plus rusé et du plus terrible adversaire, a induit en erreur et fait tomber dans le doute un tel nombre d'hommes, que nous craignons un grand dommage pour la sainte Eglise. Car avec un immense concours de peuple, nous avons tous travaillé pendant trois mois, pour la délivrance de cette femme, et ce que nous ne pouvons dire sans peine, nous n'avons abouti à rien, à cause de nos péchés. C'est pourquoi, après Dieu, tout notre espoir est en vous. Car le démon conjuré a répondu un jour, que la possédée devait être délivrée par la vertu de votre contemplation et la grandeur de votre révélation. Dieu a sans doute des desseins cachés sur cette grande délivrance. C'est pourquoi, la bonté ineffable de notre rédempteur daignera consommer pleinement par vous le

labeur de notre peine et de nos douleurs, de notre joie et de notre triomphe ; afin que soient annihilées toute erreur et toute infidélité des hommes ; et que la servante de Dieu, qui est obsédée par le démon, soit délivrée ; pour que nous puissions dire avec le prophète : C'est le Seigneur qui a fait cela, et c'est chose admirable à nos yeux (1), et : Le lien a été rompu et nous sommes délivrés (2). Nous supplions avec instance et humilité, votre sainteté, de daigner nous manifester par lettre, ce que Dieu vous aura inspiré ou révélé par sa vision.

48. — Lorsque la bienheureuse Hildegarde eut reçu ces lettres et les eut lues attentivement, dans sa compassion pour les sup-

(1) A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.  
(Psal. CXVII, 23)

(2) Laqueus contritus est et nos liberati sumus.  
(Psal. CXXIII, 7).

pliants, elle avertit ses sœurs d'insister humblement par des prières publiques et privées, pour cette nécessité présente ; et elle-même, par le secours de l'oraison, élevant les yeux de l'âme vers le Seigneur, selon ce qu'elle vit et entendit dans une vision véritable, elle écrivit cette réponse qui lui fut dictée par la Sagesse inépuisable :

#### RÉPONSE D'HILDEGARDE

*à G., abbé de l'Eglise de Brunvillard.*

Comme je suis accablée par les verges divines d'une longue et grave maladie, à peine puis-je répondre quelques lignes à votre lettre de demande, et je ne le fais pas de moi-même, mais au nom de Celui qui Est.— Il y a divers genres de mauvais esprits. Mais le démon dont vous vous informez, possède l'art de s'assimiler par les vices aux mœurs des hommes, ce qui le fait séjourner

volontiers avec eux. C'est pourquoi la croix même du Seigneur, les reliques des saints et tout ce qui appartient au service divin, il les néglige, s'en moque, et ne les craint guère. Il n'aime certes pas ces choses, mais il ne daigne pas fuir, comme ferait un homme insensé et méprisable, qui ne se soucie guère des paroles et des menaces des sages. C'est pourquoi on le chasse plus difficilement que les autres démons. On ne peut le vaincre que par le jeûne, l'aumône, les mortifications, les oraisons, et l'ordre même de Dieu. Ecoutez donc non la réponse qui vient de l'homme, mais celle de Celui qui vit : Choisissez sept prêtres de bonne réputation et d'une vie éprouvée, selon le nom et l'Ordre d'Abel, Noé, Abraham, Melchisedech (1), Jacob, Aaron,

(1) Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. — Les prêtres de la loi nouvelle doi-

qui offrirent un sacrifice au Dieu vivant, le septième au nom du Christ qui s'offrit lui-même à Dieu son père, sur la croix; et préparés par le jeûne, la pénitence, la prière, l'aumône et la célébration de la messe, qu'ils approchent de la patiente en toute humilité d'intention, en habit sacerdotal et en étole; et se tenant autour d'elle, que chacun d'eux tienne dans sa main une verge comme celle dont Moïse frappa l'Égypte, la mer Rouge et le rocher, selon l'ordre de Dieu, afin que, comme en cette occasion par le moyen de la verge, Dieu accomplit des miracles, ainsi par le même moyen, le pire ennemi ayant été chassé, Dieu fasse que son nom soit

vent avoir une sainteté plus grande encore que ceux de l'ancienne loi, parce qu'ils sont les ministres d'un Dieu qui s'est rapproché de l'homme pour le sanctifier. Le sacerdoce antique n'était que la figure du sacerdoce éternel, dont le premier prêtre est le Christ, fils du Dieu vivant : *In figuris præsignatur, cum Isaac immolatur.*

(Note du Trad.)

glorifié. — Les sept prêtres figureront les sept dons du Saint-Esprit, afin que l'esprit de Dieu, qui au commencement était porté sur les eaux, et qui inspira sur la face de l'homme le souffle de vie, chasse de sa victime l'esprit immonde. Que le premier (prêtre) qui sera la figure d'Abel, tenant la verge en sa main dise : Ecoute, esprit méchant et insensé qui habites en cet homme, écoute ces paroles non préméditées par l'Esprit humain, mais révélées par Celui qui vit et règne.

Lorsque la vierge sainte eut écrit ces lettres, en vertu de la révélation du Saint-Esprit, elle les envoya par l'intermédiaire du messager qui était venu les chercher secrètement, comme elle le dit dans son livre de « Scivias », au monastère où la femme était gardée, afin qu'elles fussent récitées humblement sur elle. Lorsque le

lecteur fut parvenu à ces mots de la fin où il est écrit : « Et moi ignorante et pauvre forme féminine, ô moqueur esprit de blasphème, je te dis en vertu de cette vérité, par laquelle moi misérable et ignorante forme humaine, j'ai vu et entendu ces choses venant de la lumière de la sagesse, en vertu de cette Sagesse, je t'ordonne de sortir de cette femme, d'une manière durable et non dans le trouble de ton instabilité », le même esprit mauvais frémit épouvanté, et jeta de telles vociférations et de si horribles clameurs, qu'il frappa de stupeur les assistants. Et après une demi-heure de furie, comme il plut à Dieu, il abandonna le vase qu'il avait possédé si longtemps. Lorsque la femme sentit qu'elle était délivrée, elle tendit les mains aux assistants pour qu'ils l'aidassent à se lever, parce que les forces lui manquaient.

Alors elle se prosterna devant l'autel principal de saint Nicolas, et rendit grâces à Dieu pour sa libération, aux regards de la foule qui, selon sa coutume, manifestait bruyamment et louait le Seigneur, pendant que les frères chantaient le *Te Deum laudamus*. Hélas ! chose triste à dire, le même antique ennemi, par un secret jugement de Dieu, revint prendre possession du vase qu'il venait de quitter. Et la femme toute frissonnante se levant avec une clameur horrible, se mit à divaguer plus qu'au paravant. Et ceux qui étaient présents furent terrifiés et remplis de tristesse ; et comme on demandait au mauvais esprit pourquoi il avait osé reprendre possession de la créature de Dieu qu'il avait abandonnée, il répondit : « J'ai fui en dehors le signe du crucifié. Mais comme je ne savais où aller, j'ai repris possession du vase qui était vide

et non scellé ». Lorsqu'on voulut le forcer à sortir, par les mêmes lettres et les mêmes conjurations de la vierge sainte, il répondit en rugissant, qu'il ne sortirait qu'en présence de la même (vieille femme). Alors ceux qui étaient de bon conseil persuadèrent aux amis et aux gardiens de la possédée, qu'ils la conduisissent à la bienheureuse vierge. Ayant donc reçu la bénédiction de l'abbé, avec des lettres recommandées, ils entreprirent le voyage. Les lettres étaient ainsi conçues :— A HILDEGARDE, vénérable mère digne de toute action de grâce. G. indigne abbé de Bronvillard qui désire avec ses frères vivre en avançant dans la vertu, mettant le monde sous ses pieds et faisant ce qui est le plus agréable à la servante du Christ. — Le monde entier sait que le Seigneur vous a regardée, et qu'il a infusé en vous sa grâce. Mais nous qui, jusqu'ici, avons

parlé à votre sainteté, par nos messagers et par lettres, au sujet de la nécessité où se trouve une femme obsédée de l'esprit malin, nous vous répétons en vous l'envoyant en personne, dans la ferme espérance de sa guérison, en quelle grave nécessité se trouve la ville ; et nous ajoutons dévotement les prières aux supplications, afin que vous lui soyez d'autant plus favorable qu'elle vous est plus voisine de corps. Car le démon qui avait été conjuré par la vertu des lettres que, sous la dictée du Saint-Esprit, vous aviez envoyées, après avoir abandonné un instant le vase possédé, (nous ignorons par quel secret jugement de Dieu), a repris possession du vase abandonné, le tourmentant non moins violemment que par le passé. Et comme nous le conjurons, en insistant fortement de nouveau, il nous a enfin répondu, qu'il ne quitterait qu'en votre présence

le corps de la possédée (1). C'est pourquoi nous l'envoyons à votre sainteté, afin que ce que nous n'avons pu obtenir à cause de nos péchés, Dieu l'accomplisse par vous ; et que par vous l'antique ennemi étant repoussé, le Tout-Puissant soit glorifié. Que votre maternelle dilection nous soit toujours favorable.

50. — Après avoir apprécié, comme il convient, ces lettres, il paraît convenable de ramener le discours au point, d'où il s'est écarté un peu ; et de voir comment Dieu, pour la glorification de sa vierge, a différé si longtemps la délivrance de la possédée. Le Tout-Puissant pouvait en effet par l'in-

(1) Chose remarquable ! Les autres saints semblent céder le pas à notre sainte qui, seule, parvient à chasser le démon du corps de la possédée. Et c'est le démon lui-même qui, malgré lui, est forcé par Dieu de dévoiler celle qui lui écrasera la tête.

tercession d'autres saints, vers les reliques desquels cette femme fut conduite pendant tant d'années, accorder facilement ce qu'on lui demandait pour elle. Mais en transmettant la gloire de ce miracle à la bienheureuse vierge, il voulut évidemment manifester à tous la qualité de ses mérites. On pourra mieux apprécier son intervention en la faisant parler elle-même :

« A la venue de la dite femme, dit-elle, nous fûmes terrifiées. Comment voir et entendre celle, à propos de laquelle, un grand peuple était agité depuis si longtemps ? Mais Dieu fit pleuvoir sur nous la rosée de sa grâce ; et sans horreur ni crainte, nous fîmes loger la possédée dans les cellules des sœurs ; et dans la suite, ni à cause de l'horreur et de la confusion, dont le démon couvrit, en raison de leurs péchés, ceux qui venaient à elle ; ni à cause des moqueries

et des turpitudes par lesquelles il voulut nous vaincre ; ni à cause du souffle immonde qu'il exhalait, nous ne lui cédâmes un instant. Et je vis que cette femme subit trois tortures : la première, lorsqu'elle fut conduite du lieu où elle était dans le temple saint ; la seconde, lorsque le peuple donna des aumônes à cause d'elle ; la troisième, lorsque par les supplications des âmes, il fut contraint avec la grâce de Dieu de s'en aller. C'est pourquoi de la Purification de la Sainte Marie jusqu'au samedi de Pâques, nous et nos provinciaux de l'un et l'autre sexe, nous travaillâmes pour elle par le jeûne et la prière, l'aumône et les pénitences corporelles. Pendant ce temps, contraint par la puissance de Dieu (1) l'esprit immonde,

(1) Le démon contraint par une force irrésistible rend témoignage à la vérité, et Dieu se sert même de lui pour convertir les hommes.

(Note du Trad.)

quoique malgré lui, proféra devant le peuple bien des choses sur le salut par le baptême, sur le sacrement du corps du Christ, sur le péril de l'excommunication, sur la perdition de la secte des Cathares (1), (les Purs ou Albigeois), et autres questions semblables, le tout à sa confusion et à la gloire du Christ ; et beaucoup furent affermis ainsi dans la foi, et sollicités à la contrition de leurs fautes. Mais, dès que je comprenais, en vertu d'une vision véritable, qu'il proférait des erreurs, je le reprenais ; et se taisant, il frémissait des dents contre moi ; mais je ne l'empêchais pas de parler, à cause du peuple, lorsqu'il disait la vérité.

(1) Les Hérétiques Novatiens qui parurent au troisième siècle s'appelèrent d'un nom grec « Cathares », c'est-à-dire purs.

Mais ceux qui parurent au XII<sup>e</sup> siècle, dans diverses provinces de l'Europe, sont bien différents. Voir ce qu'a écrit Henschenius sur les Cathares des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, tome 3, Avril, page 679.

51.—« Enfin le Samedi Saint, au moment où les fonts baptismaux sont consacrés par le souffle que le prêtre exhale sur les fonts, avec les paroles que le Saint-Esprit inspire à la raison humaine, par la voix des docteurs de l'Eglise, paroles dans lesquelles il est dit, qu'à la première création l'Esprit de Dieu agita les eaux, comme il est écrit : L'esprit de Dieu était porté sur les eaux (1), la possédée qui était présente fut saisie d'une grande crainte, et s'agita d'une manière si violente qu'elle creusa la terre sous ses pieds, et elle émit souvent le souffle de l'horrible esprit qui la tourmentait. Bientôt je vis dans une vision véritable, et je compris que la puissance du Très-Haut qui ombrageait les fonts du baptême et qui l'ombrage toujours, dit à la forme diabolique qui fatiguait la femme

(1) Spiritus Domini ferebatur super aquas.

possédée : « Retire-toi, Satan, de l'habitation du corps de cette femme, et donne en lui un tabernacle à l'Esprit Saint ». Alors l'esprit immonde sortit, avec un effort horrible, des lieux ténébreux qu'il habitait dans cette femme ; et à partir de ce moment, jusqu'à la fin de ses jours, elle resta saine de corps et d'esprit. Ce qui, après avoir été divulgué dans le peuple, faisait dire à tous, avec des actions de grâce et des cantiques de louange : Gloire à vous, Seigneur. — De même que Dieu permit à Satan, de remplir le corps de Job de l'horreur et de la pourriture des vers, et que, comme il n'avait pas rendu grâce à Dieu à cause de sa déception, le démon pensait pouvoir l'emporter sur lui ; Dieu se faisant le gardien de son âme, le démon ne put le toucher, parce que Job n'abandonna pas Dieu dans sa foi ; et il dut se retirer en laissant la victoire à Dieu, afin de montrer

---

que nul ne peut l'emporter sur lui. De même Dieu ne permit pas, que l'âme de cette femme qui était livrée au malin esprit, pour en être tourmentée, fût vaincue dans sa foi; et l'ennemi fut rempli de confusion à cause d'elle, parce qu'il ne put l'éloigner de la justice de Dieu. »

C'est par des paroles semblables, que la vierge de Dieu célébrait les œuvres de la divine miséricorde, accomplies par elle ou à cause d'elle. Ne s'attribuant rien, elle les racontait avec douceur et suavité, modestie et humilité, parce qu'elle fuyait l'ostentation des vertus, qui tient la place de la vraie vertu.

## CHAPITRE TROISIÈME

GRAVE MALADIE DE LA SAINTE GUÉRIE DANS UNE  
VISION. BÉNÉFICES ACCORDÉS A PLUSIEURS. MORT  
ET SÉPULTURE ILLUSTRÉES PAR DES MIRACLES.

52. — Après cet humble récit concernant une vertu qui ne présume rien d'elle-même, comme si elle disait avec l'Apôtre : « De peur que la grandeur des révélations ne m'enorgueillisse, je ressens en moi l'aiguillon de la chair, l'ange de Satan me soufflette. » (1).

(1) *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanzæ qui me colaphizet. II Cor. XII, 7).*

L'aiguillon de la chair et l'ange de Satan, dont parle l'Apôtre, peut être expliqué de plusieurs manières. Ici l'auteur, avec beaucoup d'autres, comprend l'infirmité corporelle dont saint Paul fut affligé, afin que l'excellence de ses révélations ne l'enorgueillit pas. Et, dans ce sens, ses paroles s'adaptent à sainte Hildegarde.  
(Migne).

Elle ajoute aussitôt, après nous avoir dit que cette débilité de tout son corps était comme un aiguillon contre l'orgueil : « Après la libération de cette femme, une grande souffrance m'envahit de nouveau, de telle sorte que mes veines se desséchèrent avec mon sang, mes os avec mes moelles, mes entrailles furent lacérées et tout mon corps perdit sa vigueur, comme l'herbe perd sa verdure quand vient l'hiver. Et je vis que les esprits mauvais se moquaient et riaient en disant : « Ah ! celle-ci mourra, et ceux avec lesquels elle nous a confondus pleureront . » Mais je ne vis pas cependant que le départ de mon âme fût imminent, bien que je souffrisse de cette infirmité depuis plus de quarante jours et quarante nuits. Pendant ce temps, dans une vision véritable, je fus avertie que j'aurais à visiter quelques congrégations religieuses d'hommes et de femmes, pour y

rapporter les paroles qui me seraient révélées par Dieu. Comme je tentais de le faire, malgré que les forces ne me fussent pas revenues, mon infirmité s'adoucit un peu. Alors, exécutant l'ordre de Dieu, je réussis à calmer les dissensions qui troublaient la paix de certains monastères. Mais comme je négligeais, par crainte du peuple, de suivre les voies qui m'étaient tracées par Dieu, mes douleurs corporelles s'accrurent et elles ne cessèrent que lorsque je me décidai à obéir, comme il arriva à Jonas, qui fut gravement affligé jusqu'à ce qu'il se décida à l'obéissance.

53. — Après cela, l'épouse du Christ mérita d'être visitée par un envoyé céleste, et elle en reçut une si grande consolation qu'elle disait avoir ressenti une joie ineffable: « Un homme très beau et très aimant m'apparut, dit-elle, dans une vision véritable,

et j'éprouvai une si grande délectation, que sa vue pénétra tout mon être d'un parfum suave. Je jouis alors d'un bien inestimable, et je souhaitai le voir sans cesse. Et lui-même ordonna aux esprits impurs qui m'affligeaient, de s'éloigner de moi, en leur disant : « Retirez-vous, car je ne veux plus que vous la tourmentiez ainsi ». Et se retirant avec de grandes vociférations, ils s'écriaient : « Pourquoi sommes-nous venus ici, pour nous retirer dans la confusion ? » Et à la parole du messager céleste, la maladie qui m'avait tourmentée, comme les eaux qui, par les vents d'orage, sont agitées par la tempête, m'abandonna ; et je recouvrai mes forces, comme le voyageur qui revient dans son pays retrouve ses possessions ; et les veines avec le sang, et les os avec les moelles furent renouvelés en moi, comme si j'étais sortie du sommeil de la mort. Mais je

gardais un silence plein de douceur et de mansuétude, ou bien je discourais, après ma maladie, comme la mère après les douleurs de l'enfantement.

Après cela, mon Abbé et ses frères me contraignirent, par des instances pleines d'humilité et de dévotion, à écrire selon l'inspiration de Dieu la vie de saint Disibode, le premier auquel j'avais été offerte et dont ils n'avaient rien de sûr. Et après l'Oraison et l'invocation du Saint-Esprit, instruite dans une vraie vision où je contemplai la vraie Sagesse, d'après ce qu'elle m'enseigna elle-même, j'écrivis la vie et les mérites de ce saint. Ensuite j'écrivis le livre des Œuvres divines dans lequel, comme le Dieu tout puissant m'en donna la science infuse, je vis la hauteur, la profondeur et la grandeur du firmament et la manière dont le soleil,

la lune, les étoiles et les autres astres y sont établis.

La vierge sainte écrivit beaucoup d'autres œuvres et nous transmet, comme nous l'avons dit plus haut, d'insignes documents de prophétie et de grâce, dans lesquels nous recueillons des indices certains, que son âme fut instruite par le Saint-Esprit et adonnée aux choses divines. Les amoureux de doctrine et de science peuvent y trouver beaucoup de profit, puisque ce qui a été ordonné par Dieu, a été par elle manifesté aux hommes, par elle en qui siégeait la divine sagesse dans toute son autorité, comme sur le trône de la sublime puissance, et que par elle accomplissant des merveilles, il déterminait le jugement des choses.

55. — Après avoir disposé ces choses suivant la puissance de notre faible génie, nous cédon's notre plume, pour qu'elle tra-

duise les paroles de ses saintes filles, sur les choses dignes de mémoire qu'elles ont écrites, surtout ce qui a rapport à la bienheureuse mort de la sainte ; et nous ajoutons à cet ouvrage, sans trahir la vérité, avec l'aide de Dieu, ce qu'elles ont vu et entendu ou fait de leurs mains, concernant la bienheureuse.

Elles racontent qu'une femme horriblement tourmentée par un démon cruel, et pour la délivrance de laquelle les frères du monastère du Lac (*Lacense cœnobium sive de Lacu*), près de Trèves, non loin d'Andernac, de l'ordre de saint Benoît, avaient peiné en vain, lui fut amenée couchée dans son lit, avec des peines infinies ; et que la vénérable mère résistant avec confiance à l'audace et à la présomption du démon, en vertu des paroles sorties de la bouche du Saint-Esprit, n'abandonna l'oraison et les exorcismes que

lorsque, par la grâce de Dieu, elle eut délivré cette femme de l'esprit malin. Une autre femme qui, à cause de la fureur de sa folie, avait été chargée de liens, lui fut aussi amenée. Elle commanda qu'elle fût détachée et, aussitôt, à l'admiration de tous ceux qui étaient présents, elle recouvra sa santé de corps et d'esprit; et s'en retourna chez elle avec des actions de grâce.

56. — De même dans le cloître de Schefenburch le démon, sous les aspects d'un ange de lumière, exhortait une sœur à des œuvres saintes, comme l'oraison, les veilles, les jeûnes et la réception des sacrements; et, par la confession de crimes qu'elle n'avait jamais commis, il s'efforçait de la confondre. Il l'affligea de telle sorte, qu'elle redoutait le nom et l'aspect de certains animaux; à tel point qu'en les entendant ou en les voyant, elle criait longuement d'une

voix lamentable. Ayant été envoyée par le prieur et le couvent, avec des lettres de recommandation, à la vierge sainte, elle la réconforta et la délivra de l'erreur du démon.

Par la même vertu elle délivra deux autres femmes possédées du démon ; l'une d'elles, pauvre et aveugle, fut recueillie par la sainte et termina sa vie heureusement dans la piété.

57. — Comme nous arrivons à la fin de l'ouvrage, il faut que nous racontions la mort de la vierge sainte, de la manière que les sœurs l'ont décrite : « Lorsque la bienheureuse mère, disent-elles, eut combattu dévotement pour Dieu dans les labeurs et les luttes, dégoûtée de la vie présente, elle désirait ardemment d'être séparée de ce monde pour aller avec le Christ. Dieu exauçant son désir lui révéla, comme elle le souhaitait, par l'esprit de prophétie, sa fin

prochaine, qu'elle prédit à ses sœurs quelque temps auparavant. Et fatiguée par la maladie, en l'année quatre-vingt-deuxième de son âge, au 15 des calendes d'octobre, elle s'envola par une heureuse mort vers son céleste époux, en l'année 1179. Ses filles, dont elle faisait toute la joie, assistaient, pleurant amèrement, aux funérailles de leur mère bien-aimée. Car bien qu'elles ne doutassent pas des récompenses et des suffrages qu'elles devaient obtenir par elle, elles étaient profondément affligées au fond de leur cœur, à cause de l'éloignement de celle qui les consolait. Mais Dieu manifesta d'une manière éclatante, dans sa mort, la grandeur de son mérite.

58. — Car sur la maison dans laquelle la vierge sainte rendit à Dieu son âme bienheureuse, au premier crépuscule de la

nuit du jour Dominical (1), deux arcs d'une lumière resplendissante et de diverses couleurs apparurent dans le firmament, et s'élargirent à la grandeur d'une immense

(1) Par le crépuscule de « la nuit du jour dominical », il faut comprendre l'aurore de la lune du jour suivant, mais non l'aurore du jour dominical, comme on pourrait croire. C'est pourquoi la sainte mourut au jour de la lune 17 septembre, environ la quatrième heure après minuit. Car il y a un crépuscule vespéral et un autre matinal, mais ici c'est le matinal, ce qui le prouve sont les paroles suivantes où il est dit : « Une lumière éclatante... paraissait chasser... les ténèbres de la nuit ». Car dans le premier crépuscule du soir, les ténèbres commencent à paraître seulement ; dans le premier crépuscule matinal ce sont les ténèbres qui commencent à être chassées par un peu de lumière. La sainte n'est donc pas défunte au jour dominical, comme l'a cru Paguis, mais nécessairement au premier jour de la lune, lorsque la nuit du jour dominical durait encore, parce qu'il est évident qu'elle n'est pas morte avant l'année 1179, en laquelle le jour du 17 septembre tombait un jour de la lune. Car dans l'épître à Chrétien, archevêque de Mayence, sainte Hildegarde fait allusion aux prélats de Mayence qui étaient de retour du synode de Rome, de Latran, qui eut lieu au mois de mars 1179. Elle vivait donc en l'an 1179 et elle ne put, avant cette année et avant le mois de juin, commencer l'année 82<sup>e</sup> de son âge, comme on le prouve dans les commentaires. C'est pourquoi il devient certain, avec de telles preuves, qu'elle n'est pas morte en l'an 1178, pour lequel le

voie lumineuse, s'étendant sur les quatre parties de la terre, l'une du septentrion au midi, l'autre de l'orient à l'occident. Mais au sommet où ces deux arcs se joignaient, une claire lumière, semblable au cercle lunaire, surgissait, et s'étendant au loin paraissait chasser les ténèbres de la demeure de la sainte. Dans cette lumière se dessinait une croix resplendissante, qui, petite d'abord, mais augmentant progressivement, devint immense ; et autour d'elle étaient inscrits d'innombrables cercles de couleurs variées, dans chacun desquels autant de petites croix resplendissantes surgissaient avec leurs cercles ; elles apparaissaient cependant moins grandes que la première. Et comme ces deux

jour du 17 septembre était un dimanche. Cette explication était nécessaire : et il faut dire que le biographe a distingué scrupuleusement le crépuscule de la nuit du jour dominical du crépuscule du jour dominical, et qu'il n'a pas dit que la sainte était morte au jour dominical, mais sur la fin de la nuit suivante.

arcs resplendissants s'étendaient dans le firmament, ils s'élargissaient surtout vers l'orient ; et, se détournant de la terre vers la demeure mortuaire de la sainte, ils illuminaient toute la montagne.

Il faut croire que, par ce signe, Dieu voulait montrer de quelle gloire il avait illustré sa bien-aimée dans le ciel. Avant sa sépulture, de nombreux miracles attestèrent la grandeur de sa sainteté. Deux hommes, mus par l'esprit de foi, touchèrent son saint corps et furent guéris d'une grave infirmité. Des prêtres vénérables célébrèrent dignement ses funérailles, et elle fut ensevelie dans un lieu saint où, par ses mérites, elle obtient de nombreuses grâces à tous ceux qui les demandent d'un cœur pieux. Un parfum d'une merveilleuse suavité, s'exhalant du tombeau, pénétra de sa douceur les sens et le cœur de plusieurs témoins. C'est

pourquoi nous espérons et nous croyons fermement, que sa mémoire est immortelle auprès de Dieu, qui lui avait donné en cette vie une prérogative spéciale de ses grâces.

A lui soit honneur et gloire aux siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

Paris, juin 1907.





# ACTES D'INQUISITION

TOUCHANT LES VERTUS ET LES MIRACLES

DE

SAINTE HILDEGARDE

(*Acta S.S. Bolland. ubi supra, p. 697, ex ms. Bodecensis cœnobii Regularium sancti Augustini diœcesis Paderbornensis*).

1.— Nous donc, envoyés par l'autorité du Pape Grégoire IX (1) au monastère de Saint-Rupert, nous nous y sommes présentés en personne, et nous avons reçu un si grand nombre de témoins dignes de foi, pour réfuter les témoins adverses sur la manière d'être, la renommée, les mérites,

(1) Ces actes ont été composés par ordre de Grégoire IX, qui avait envoyé trois dignitaires de l'Eglise de Mayence, pour s'enquérir des vertus et des miracles de la sainte.

les miracles et les autres circonstances de la vie de la bienheureuse Hildegarde, que le temps nous ferait plutôt défaut que l'abondance des témoignages. L'Abbesse (magistra) (1) de Saint-Rupert, du nom d'Els, rendant témoignage des miracles de la bienheureuse Hildegarde, affirme qu'elle vit Méchilde délivrée de la possession diabolique, auprès du tombeau de la sainte. Elle vit deux nobles femmes, l'une de la Seigne (territoire de Namur), l'autre du comté de Sussex (Angleterre), après avoir été délivrées du démon dans le même lieu, servir dans le monastère pendant le reste de leur vie. Elle vit de nombreux épileptiques guéris. De même par son invocation, des fébricitants furent délivrés sur son tombeau de la fièvre tierce ou quarte. La Prieure Agnès, sœur de

(1) Le nom d'Abbesse ne fut donné que plus tard aux supérieures du monastère de Saint-Rupert.

---

l'Abbesse, affirme le même fait, ainsi que Béatrix, la gardienne de la chapelle. De même l'économe Odile et Heddewige assurent, d'un commun accord, avoir vu la même chose. La choriste Sophie dit la même chose. Le prêtre Roric, ayant prêté serment, parle de même, et ajoute, qu'au moment de l'abjuration de la possédée, et avant qu'il lui eût dit la moindre chose, le démon l'appelait d'un double nom : Henri Roric, ce qui n'avait jamais eu lieu. Il vit aussi quatre corbeaux perchés sur les fenêtres de l'église ; et comme il demandait au démon quels étaient ces corbeaux, il répondit qu'ils étaient ses compagnons, et qu'ils attendaient sa sortie. Après ces paroles, il fit entendre un hurlement terrible et, au milieu d'une épaisse fumée noire, s'étant retiré du corps de la possédée, celle-ci fut délivrée et le démon et ses compagnons disparurent : ce que la plus saine

partie des témoins affirme. Il ajoute aussi, qu'il vit délivrer dix-huit possédés, auprès du tombeau de la sainte, par l'invocation de son nom. Le prêtre Daniel jure la même chose. L'évêque du lieu, ayant prêté serment, parle de même.

2. — L'Abbesse Jutte interrogée, dit que tous ces faits se produisirent avant la trentième année. Béatrix, gardienne de la chapelle de Confluence, témoigne, qu'à sa douzième année elle fut offerte à Dieu dans le monastère de sainte Hildegarde, et qu'étant restée quelque temps avec la sainte, elle vit et entendit prédire par elle, dans le chapitre, le jour de sa mort; et que la mort étant survenue, elle vit Méchilde, aveugle, recouvrer la vue par l'invocation de la même vierge. Elle vit aussi un malade d'esprit revenir à la santé. La servante Metza, qui avait porté de la terre du lieu de sa sépulture

en un lieu moins honorable, fut punie et corrigée par sainte Hildegarde; et, émue de ce fait, ayant dans un mouvement de repentir replacé la terre dans le lieu saint, elle fut délivrée aussitôt. Elle vit Clémence, qui est devenue sœur depuis, punie de ce qu'elle avait donné des cheveux de la sainte à son frère, jusqu'à ce que les cheveux lui eussent été pieusement restitués. Elle vit aussi une femme du peuple, qui ne pouvait marcher à cause d'une excroissance osseuse aux genoux, guérie par le contact des cheveux de la sainte. Les membres les plus autorisés du chapitre sont d'accord avec elle sur ce point. Elle vit aussi la personne qui, dans un mouvement de colère, heurta du pied la sainte, privée de ce pied par un châtement divin. L'économe, qui habitait depuis plus de six ans avec la sainte, affirme le fait et ajoute, qu'une femme malade de la fièvre

tierce, ayant imploré le secours de la bienheureuse, fut guérie en buvant l'eau qu'elle lui donna dans sa coupe. Elle affirme avoir entendu dire à la sainte, qui s'adressait à deux servantes du réfectoire : « Prenez bien garde à vous et faites pénitence pendant quatorze jours » ; et, à l'expiration de ce délai, les deux servantes moururent. Elle ajoute qu'il arriva un fait semblable à un certain clerc. Et l'économe Hedwige s'accorde avec elle sur ce fait.

3. — Méchilde témoigne avoir entendu affirmer par sa mère, qu'elle était née aveugle ; et un jour que la bienheureuse Hildegarde allait visiter le village d'Er-bengen (au delà du Rhin, dans le Rhingau), où elle avait fondé un monastère, sa mère, l'apportant dans ses bras, courut au devant de la sainte et lui demanda son secours ; et la bienheureuse vierge, de la

barque où elle était, ayant lavé les yeux de l'aveugle avec l'eau du Rhin, lui rendit la vue. Irmingarde, questionnée, affirme avoir vu se produire le même miracle. Elle ajoute aussi, que la bienheureuse Hildegarde dit un jour à une jeune fille qui s'était déguisée en écolier, et qu'elle appela de son nom, Berrudin, bien qu'elle ne l'eût jamais vue : « Convertis-toi à un meilleur état, parce que je ne vois pas que tes années se poursuivent plus loin », comme si elle lui avait dit : « Tu mourras cette année ». Lorsqu'elle eut vu sainte Hildegarde, prise de repentir, elle avoua qu'elle était femme et, ainsi convertie, elle mourut dans la même année. Les supérieurs s'accordent sur ce fait. Au témoignage de ses voisines, la même jeune fille, à cause de sa beauté, pour ne pas être un obstacle à la vertu d'autrui, se noircit le visage. Méchilde ajoute qu'une dame de qualité

(matrona) suspecte de la mort de son mari, et devant subir l'épreuve du fer rouge, eut recours à sainte Hildegarde ; et la bienheureuse vierge ayant béni le fer ardent, la femme le porta sans en souffrir nul dommage. La renommée affirme le fait dans la ville de Bingen (Binga). Elle dit aussi, qu'étant à toute extrémité, elle fut délivrée par deux fois, en invoquant la sainte. Elle ajoute, que pendant sa vie comme après sa mort, l'invocation de son nom délivrait les démoniaques et les épileptiques.

4. — Hedwige d'Alcée parle de même, ajoutant, que la bienheureuse Hildégarde, dans son lit de maladie, eut toujours le visage rayonnant de clartés divines ; et que, se promenant à travers le cloître, elle chantait, sous l'inspiration du Saint-Esprit, la séquence qui commence par ces mots : « O Virga et Diadema : O Sceptre et Diadème » La sœur

---

sacristine et l'économe rendent témoignage du même fait. Elle dit aussi avoir vu un flambeau ardent sur la tombe de la sainte, pendant qu'on chantait la messe des défunts. Et ce flambeau ayant été éteint au commencement de l'évangile, s'alluma de lui-même à plusieurs reprises. Elle vit aussi un homme insensé et démoniaque, chargé de liens, conduit violemment sur le tombeau de la sainte par ses gardiens, s'échapper de leurs mains pour se jeter dans le fleuve du Naw qui coule aux pieds du mont, et se noyer ; et lorsque ceux qui étaient présents croyaient qu'il était mort, il fut retiré vivant avec le secours de la vierge ; et il confessa qu'il avait été délivré du démon et retiré des flots par la main de la bienheureuse. La renommée publique confirme ce fait, et la plupart des membres du monastère en portent témoignage.

Rapode, Hilde, Humbert, habitants de Binga, disent qu'ils virent la sainte pendant de longs jours, et qu'elle chassa les démons de tous ceux qui, de sa province ou d'ailleurs, venaient à elle; qu'ils la virent guérir les épileptiques et faire beaucoup d'autres miracles, et qu'il ne faut pas douter de sa sainteté. Hartrade s'accorde avec eux et affirme, qu'il vit quatre démoniaques délivrés par les mérites de la même vierge. Le chanoine Henri dit, qu'il apposa des cheveux de la bienheureuse vierge sur des femmes infirmes, et qu'elles furent aussitôt délivrées: pour les démoniaques et les épileptiques, il s'accorde avec les précédents, c'est-à-dire Rapodone, Hilde et Humbert, ainsi qu'Hartrade. Il en est de même de Conrad, qui s'accorde avec eux pour les démoniaques qu'il a vu délivrer.

5.— De même l'Abbesse (Elze ou Jutte),

affirmant la vérité de la relation, dit avoir appris de gens dignes de la meilleure foi, et même de la propriétaire de Darabech, qu'à l'anniversaire de sainte Hildegarde, un flambeau ne dépassant pas la longueur de la main, et pouvant à peine durer pendant la célébration de la messe, resta allumé en l'honneur de la dite vierge, du soir jusqu'à l'heure de la messe du jour suivant; et qu'à cette occasion, on vint en foule du voisinage et de tous côtés à son tombeau.

Elle apprit aussi des anciens du monastère, ce que l'on disait au sujet d'une enfant aveugle, qui recouvra la vue avec l'eau du Rhin dont on mouilla ses yeux, pendant qu'elle se trouvait près de Ruedesheym, distant d'un mille du tombeau de la sainte, ce qu'elle-même avoua toute tremblante devant nous. Elle apprit aussi de témoins dignes de foi que Wilhelm, archidiacre de

Trèves, ayant reçu comme reliques des cheveux de la bienheureuse Hildegarde, les avait enfermés dans un écrin de soie et placés dans un cadre de bois, pour les poser sur l'autel, dans l'église de Dalvau; et que tout ce qui était sur l'autel ayant été brûlé dans un incendie, l'écrin de soie resta intact et le cadre de bois fut à peine effleuré par les flammes. Elle raconte qu'une noble femme de Trèves était fascinée par un jeune homme, au point d'en perdre l'esprit : ses parents désolés eurent recours à la bienheureuse Hildegarde, lui demandant une grâce. La sainte prit du pain de sa table, le bénit et le donna à la malade qui, l'ayant goûté, fut aussitôt guérie. L'économe Odile et la sœur converse Hedwige, qui étaient avec elle à table, témoignent avoir vu le miracle. Elle apprit aussi que pendant le saint office, à la lecture des leçons, Hildegarde reprochait

aux sœurs du monastère toutes leurs pensées vaines, et leur donnait des instructions conformes à leur état, exprimant complètement leur volonté, et plusieurs d'entre elles firent profession religieuse dans l'ordre des Cisterciens.

6. — De même, comme un certain religieux injustement excommunié était enseveli dans son monastère, l'église de Mayence y avait suspendu les saints offices avant qu'il en fût retiré ; la sainte fit le signe de la croix sur le lieu de sa sépulture, et son tombeau ne put jamais être retrouvé. Quelqu'un s'était voué à Satan et lui rendait un culte, au point de lui offrir tous les ans des sacrifices d'animaux, il en vint même jusqu'à lui vouer ses fils et sa femme. Celle-ci, se rendant compte du fait, eut recours à la bienheureuse Hildegarde, lui demanda sa protection et lui exposa sa

situation. La sainte lui donna une mèche de ses cheveux, qu'elle porta sur elle, selon l'ordre reçu. Ce dont le démon se rendant compte, il dit au mari : « Elle m'a trompé, je n'ai aucun droit sur elle, à cause des incantations d'Hildegarde ». Le mari la dépouillant de ses habits la mit au bain, afin de pouvoir faire ce qu'il désirait. Et comme le démon ne pouvait s'en rendre maître, il rompit le cou au mari. Chrestien (1), évêque de Mayence, était un jour reçu au son des cloches dans la ville de Binga, il entendit ces cloches faisant résonner ces mots qui semblaient s'adresser à lui, l'une disait : « *Pastor luge* » (Pasteur gémis) ; une autre reprenait : « *In salute tua cito fuge* » (Pour ton salut, fuis aussitôt). Et comme si

(1) Evêque-soldat, que la sainte avertit en vain de se rendre en son église. Il fut fait prisonnier et mourut dans les camps.

la sainte eût représenté la personne de l'évêque, elle disait : « Je m'en vais, je quitte la terre dans la confusion ». Et ces paroles elle les dit en esprit aux sœurs présentes. Ce que s'accordent à affirmer la prieure Agnès, la gardienne de la chapelle Odile, Sophie, et beaucoup d'autres aussi qui en portent témoignage. Méchilde affirme avec serment, qu'elle-même était depuis longtemps tourmentée par le démon, et qu'elle fut délivrée par l'invocation de la bienheureuse Hildegarde, et que le couvent, qui existe encore aujourd'hui, fut témoin de sa possession et de sa délivrance.

7. — Elle dit aussi, avoir vu d'autres démoniaques et d'autres fébricitants des fièvres tierce ou quarte, délivrés de la même manière. Avec elle s'accorde Jutte, ajoutant qu'un enfant épileptique pour lequel elle pria auprès de la tombe de la bienheureuse

Hildegarde, fut délivré par son invocation, ainsi que le cocher du château de sa mère qui avait l'esprit frappé : la publique renommée affirme le fait dans ce pays. Méchilde soutient avec serment avoir vu la bienheureuse Hildegarde, et qu'elle restait là continuellement : elle est d'accord avec l'aveugle née. Dète, qui recouvra aussi la vue après la mort de sainte Hildegarde, s'accorde avec l'Abbesse sur les autres points. Bruno, gardien et prêtre de Saint-Pierre, à Strasbourg, affirme avec serment, à propos de la vie de sainte Hildegarde, ce que la renommée publique publiait, et ce qu'il lut dans le livre écrit immédiatement après la mort de la bienheureuse par deux religieux, Godofroid et Théodoric, qui avaient vécu avec la vierge sainte, et que ce livre contient la vérité en toutes choses ; et en outre qu'elle reçut la vie de parents nobles ; et qu'à l'âge

de cinq ans, ayant remarqué une vache (qui était pleine), elle dit à sa nourrice : « Vois, nourrice, comme le veau que porte cette vache est joli, il est blanc et tacheté au front, et il est marqueté aux pieds et au dos » ; ce que la nourrice étonnée rapporta aussitôt à la mère. Celle-ci, à qui appartenait la vache, ordonna que quand elle mettrait bas on lui montrât le petit. Ce qui ayant été fait, elle reconnut qu'il était exactement comme la bienheureuse enfant Hildegarde l'avait prédit. Ses parents, dans l'admiration de ce prodige, et considérant la différence des mœurs qui la distinguait des autres, se préparèrent à l'envoyer dans un monastère ; et, à sa huitième année, ils la confièrent à une recluse du nom de Jutte, sœur du comte de Spanheim, et l'offrirent à Dieu, en l'assujétissant à la règle de saint Benoit, sur le mont de Saint-Disibode.

8. — Sur son genre de vie, elle dit que la renommée de sa sainteté s'étant répandue au loin, de nombreuses jeunes filles nobles vinrent à elle. Mais comme la maison de retraite ne pouvait les contenir toutes, elle fut avertie par le Seigneur, et contrainte de transférer sa demeure auprès du tombeau de saint Rupert. On trouve expliqué tout au long, dans le livre de sa vie, comment le fait fut rapporté par son confesseur à l'Abbé, qui prit très mal la chose ; et par quels miracles elle obtint la permission de quitter ces lieux, et de s'en aller occuper ceux qui lui avaient été indiqués d'une manière divine ; et qu'après avoir fait construire dans ce désert un nouveau monastère, elle y vint habiter avec dix-huit nobles jeunes filles et s'efforça d'y servir Dieu. Elle y institua cinquante prébendes d'Abesses et deux de Prêtres, et en outre sept des mères des

pauvres, en l'honneur du Saint-Esprit et de la Sainte Vierge.

De plus, au delà du fleuve du Rhin distant d'une lieue, elle fonda un autre monastère, où elle institua trente prébendes. Sur le fait de sa renommée, elle rapporte que trois apôtres : Eugène (1), Adrien et Anastase, ayant entendu parler d'elle, lui écrivirent et qu'elle leur répondit; en outre, les archevêques de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Magdebourg, de Ravenne et beaucoup d'autres d'Italie; le patriarche de Jérusalem et bien d'autres évêques, de même que le saint abbé de Clairveaux, Bernard, et d'autres abbés et prélats des

(1) Eugène III, 1145-1153. Conciles de Reims et de Trèves;

Adrien IV, 1154-1159 (seul pontife nommé par l'Angleterre), nombreux démêlés avec l'empereur Frédéric Barberousse;

Anastase IV, 1153-1154.

diverses églises lui écrivirent, et qu'elle leur répondit. Ces lettres sont rassemblées en un corps d'ouvrage.

9. — Touchant ses mérites, elle dit : Le roi Conrad (1) (duc de Franconie et fils de Frédéric de Souabe, mort en 1152) et l'empereur Frédéric (2) s'étant informés de leur fin, la sainte leur prédit l'avenir, et de cette manière, ils revinrent à de meilleurs sentiments. Elle dit aussi, (ce qui est exposé tout au long dans le livre des Epîtres), que, chaque année, une foule énorme de peuple des environs et de l'étranger accourait à son tombeau, le jour de son anniversaire, pour demander le salut du corps et de l'âme. En outre, sans être douée d'un grand

(1) Conrad fit une expédition en Terre Sainte où il perdit la plus grande partie de son armée.

(2) Frédéric Barberousse, 1121-1190. Croisade en Terre Sainte, prise d'Icononium. Mort en se baignant dans le Cydnus.

génie, à la quarante-deuxième année de son âge, elle commença d'écrire, sous la révélation du St-Esprit, de nombreux ouvrages, comme il est dit longuement au commencement du livre de Scivias. Elle termina le livre de Scivias (commencé en 1141) en dix ans : le livre de la médecine par les simples, le livre de l'exposition des Evangiles, le chant d'Harmonie céleste, le livre de la Langue inconnue et le livre des Epîtres, elle les termina en huit ans : (ce qui est exposé tout au long au commencement du livre des Mérites de la Vie). Ensuite, pendant les cinq années suivantes, elle écrivit le livre des Mérites de la Vie, et elle mit sept ans pour achever le livre des Œuvres divines, ce qui est prouvé au commencement du même livre. Sur le fait des miracles, elle dit avoir cru de toute évidence, que les merveilles que Dieu accomplit

par elle dans sa vie sont véritables; et que, pendant sa vie comme après sa mort, Dieu fit par elle des prodiges qui sont restés dans la mémoire des hommes. Sur les circonstances, elle dit que lorsqu'elle eut écrit ses livres, c'est-à-dire le livre de Scivias, le livre des Mérites de la Vie, le livre des Œuvres divines, selon les exemplaires conservés dans son monastère, elle vint en pèlerinage au tombeau de St-Martin de Tours, (1) et apporta avec elle les dits livres à Paris (2); et afin qu'on pût les examiner en toute assurance, elle obtint de l'évêque du lieu, (3) après beaucoup de peines et de longues tribulations, qu'il convoquât tous

(1) St-Martin, 316-397. On accourait en foule depuis des siècles à son tombeau. La sainte fit ce pèlerinage aux dernières années de sa vie.

(2) L'Université de Paris était célèbre en ce temps-là.

(3) L'Evêque Maurice occupait le siège depuis longtemps. Il est fort loué dans la " Gallia Christiana ".

les maîtres en théologie pour lire ses ouvrages ; et il les communiqua à chacun d'eux pour les examiner, de l'octave de St-Martin à l'octave de l'Epiphanie. Ceux-ci, les ayant examinés, les rendirent à l'évêque, qui les soumit au jugement de maître Wilhelm d'Auxerre, lequel les restitua à la sainte en affirmant que le sentiment des docteurs était que ces livres ne contenaient pas la parole humaine, mais la parole divine.

10. — Elle dit aussi, à propos de la renommée de la sainte, que sa mère ayant entendu parler de sa sainteté, vint avec d'autres nombreuses dames, du monastère qu'elle avait construit dans le village de Lorch distant de deux lieues, la supplier de lui donner sa bénédiction, ce qu'elle fit.

Sur l'examen des livres, le maître Arnold, de l'école Saint-Pierre, et Bruno, étudiant en théologie de la Faculté de Paris, sont

d'accord avec tous ceux du monastère qui approchèrent sainte Hildegarde. Maître Jean, chanoine de Mayence, et maintenant curé de Binga, est d'accord avec ces derniers sur l'examen des livres ; et il ajoute, qu'en ce temps-là, il était étudiant en théologie de la Faculté de Paris, et que peu de vivants connaissent comme lui la vérité sur sainte Hildegarde. A ceux qui demandaient pourquoi la bienheureuse Hildegarde ne faisait plus désormais de miracles, il leur fut répondu que le Seigneur en avait accompli un si grand nombre, après la mort de la sainte, que le concours du peuple à son tombeau était devenu immense, à tel point que la religion et les offices divins étaient troublés par le tumulte de la foule. Le fait ayant été rapporté à l'archevêque suzerain de Mayence, il vint lui-même en personne sur les lieux et lui commanda de cesser les miracles.

11. — Le prêtre Roric, qui a été déjà nommé avec les premiers témoins, dit, à propos de la possédée qu'il exorcisa, qu'une forme démoniaque apparut, semblable à un gros rat, d'un noir de charbon, et qu'à l'application des cheveux de la sainte, il s'enfuyait visiblement d'un membre à l'autre. Enfin, fatigué depuis longtemps, il se retira laissant derrière lui une fumée noirâtre ; et désormais on ne le vit plus avec ses corbeaux, qui lui servaient d'escorte (1).

Les écrits que l'assemblée confesse être sortis de ses mains sont : le livre de « Scivias », le livre des « Mérites de la vie », le livre des « Œuvres divines » ; tous les trois, soumis à l'examen des docteurs en théologie

(1) Ici les examinateurs envoyés par Grégoire IX, pour lui transmettre les moindres écrits d'Hiidegarde (selon les paroles même du Pontife), se retournent vers lui et, après l'énumération de ses livres, lui demandent la canonisation.

de la Faculté de Paris ; le livre de l'Exposition de certains Evangiles, le livre des Epîtres, le livre de la Médecine par les simples, le livre de la Médecine par les composés, et son Cantique en langue inconnue, avec un opuscule écrit sur sa vie par le prêtre Bruno, déjà nommé, curé de Saint-Pierre à Strasbourg, homme de bonne foi et de bonne réputation, aumônier du dit monastère. Nous les transmettons sous notre sceau à Votre Sainteté ; et prosternés à ses genoux, nous supplions Votre Paternité, de daigner exposer sur un candélabre cette éclatante lumière qui semble cachée sous le boisseau, afin qu'elle luise aux yeux de tous ceux qui sont dans la maison du Seigneur, en inscrivant son nom au catalogue des Saints, donnant mission à des hommes de science de poursuivre, sous votre autorité, la réalisation de cette œuvre, et faisant taire

les contradicteurs par la censure ecclésiastique. Ces choses ont été faites auprès de saint Rupert. Donné en l'an du Seigneur mil deux cent trente-trois, le dix-septième jour des calendes de Janvier.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

---

Épître dédicatoire . . . . .	A
Préface. . . . .	F
Notice sur la Vie et les Écrits de sainte Hildegarde, par le doct. F. A. REUSS, prof. à Wicembourg. I	
Œuvres de la Sainte, éditées . . . . .	XII
Œuvres de la Sainte, non encore tirées des anciens manuscripts . . . . .	XIX

---

### VIE DE SAINTE HILDEGARDE

par les Moines GODEFROID et THÉODERIC

---

*Préface de Théoderic sur toute la vie* 1

#### LIVRE PREMIER

##### *Des Gestes de la Sainte*

CHAPITRE I. — Naissance de la Sainte. Son enfance illustrée par des Visions. Vie monastique sous la direction de Jutte . . . . .	5
--	---

- CHAPITRE II. — Elle fonde un monastère sur le Mont Saint-Rupert (ou Robert), près de Bingen, et vient y habiter avec ses sœurs. Elle continue à s'illustrer par de perpétuelles visions . . . . . 16

## LIVRE DEUXIÈME

### *Des Visions de la Sainte*

- PROLOGUE . . . . . 33
- CHAPITRE I. — La Sainte, sans connaître la langue latine, écrit cependant des livres en latin. Elle jouit de visions dès son enfance ; se voit forcée de les écrire. Elle prodigue à tous ses conseils et ses avis, et règle toute chose selon la justice . . . . . 37
- CHAPITRE II. — La Sainte est instruite, dans une vision, du lieu destiné à la fondation d'un monastère ; et elle a beaucoup à souffrir à ce sujet. Cependant Dieu est toujours son consolateur et son soutien . . . . . 56
- CHAPITRE III. — Étranges maladies de la Sainte. Instruction des Religieuses. Conversion d'un philosophe imbu de mauvais soupçons. Diverses visions. . . . . 78

## LIVRE TROISIÈME

### *Des Miracles et de la Mort de la Bienheureuse*

- PROLOGUE . . . . . 107
- CHAPITRE I. — La Sainte guérit divers malades confiés à son patronage, quelques-uns même absents. Elle expose le sens des lettres écrites par une main

---

divine. Elle parcourt beaucoup de pays pour le salut du peuple . . . . .	110
CHAPITRE II. — Longue maladie de sainte Hildegarde. Une noble femme tourmentée du démon, et conduite en vain en divers lieux sanctifiés, est enfin délivrée dans son monastère. . . . .	127
CHAPITRE III. — Grave maladie de la Sainte guérie dans une vision. Bénéfices accordés à plusieurs Mort et Sépulture illustrées par des miracles.	154
ACTES D'INQUISITION concernant les vertus et le Miracles de sainte Hildegarde. . . . .	169



*Ô Marie conçue sans péché,  
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

***canadienfrancais.org***

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.